

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu sans es dépôts - - 5 cents la copie

7ÈME ANNÉE, No 329.—SAMEDI, 23 AOUT 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SIR RICHARD WALLACE, DÉCÉDÉ



L'ARCHIDUC SALVATOR



L'ARCHIDUCHESSÉ VALÉRIE

LE MARIAGE DE L'ARCHIDUCHESSÉ MARIE-VALÉRIE, FILLE DE L'EMPEREUR ET DE L'IMPERATRICE D'AUTRICHE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 AOUT 1890

SOMMAIRE

TEXTE : D'où vient le français.—Le mariage aux Etats-Unis, par Louis de Saintes.—L'Album, par Rodolphe Brunet.—Desinit in piscem, par Pierre Georges Roy.—Notes historiques.—Poésie : Boire à l'ombre, par Emile Augier.—La voisine : conte morale, par M. Milisic.—Mode, par Marjolaine.—Choses et autres.—Poésie : Sommeil, par Frid Olim.—Voyages : Chronique, par Ange Ailo.—Le Portrait, par Irène du Taillis.—La cuisine autour du pôle.—Primes du mois de juillet.—Feuilleton : le Régiment.—Nos gravures.

GRAVURES : Portraits : Sir Richard Wallace ; L'archiduc Salvator ; L'archiduchesse Valérie ; La reine Marie-Henriette ; Le roi Léopold II.—La misère cachée à Paris : Suicide d'une famille de huit personnes.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

D'OU VIENT LE FRANÇAIS

C'est une opinion généralement admise que le français dérive du latin et n'est, en quelque sorte, ainsi que le provençal, l'espagnol et l'italien, qu'une conception ou, si l'on veut, qu'une évolution de cette langue. Un philologue très érudit, M. J. Espagnolle, protesté, dans le *Magasin Pittoresque*, contre cette opinion dans un ouvrage récemment publié, et il donne à l'appui de son sentiment des raisons qui ne sont pas sans valeur. Il n'admet pas, avec quelques savants, que la race celtique ou gauloise, si nombreuse, si répandue, si vivante, ait, lors de l'invasion romaine, perdu sa langue en perdant son indépendance. Certainement la Gaule, après la conquête, se précipita dans la civilisation romaine avec une ardeur excessive. Les lettres, les arts et les plaisirs de Rome la conquièrent avec plus de facilité que n'avaient fait ses armes. Elle se couvrit d'écoles et de théâtres ; elle eut ses rhéteurs, ses poètes, ses artistes latins ; mais cet envahissement de la culture romaine n'atteignit pas les couches profondes de la nation. Il s'arrêta sur les sommets. L'élite seule devint romaine, mais le peuple eut à peine conscience du mouvement vertigineux qui jetait la tête de la nation dans la latinité. Comme le sang, l'idiome resta gaulois. Il serait inouï qu'un peuple ait désappris sa langue pour en apprendre une autre.

M. Espagnolle ne nie pas qu'il n'y ait eu du latin dans le français, ce serait aller contre l'évidence, mais il prétend que les deux tiers au moins de notre langue se refusent à descendre du latin et que le fond est plus gaulois que latin. Il est incontestable, dit-il, que la race gauloise n'a pas subi impunément, pendant cinq siècles, la domination et l'influence de Rome. Sa langue en fut sensiblement troublée ; le latin l'envahit, la modifia, y prit pied. Cette invasion de la latinité

éclate et résonne encore dans le français. Mais il est non moins incontestable que si Rome a conquis, soumis et gouverné la Gaule pendant des siècles, si elle l'a marquée en quelque sorte, de sa serre impériale, elle n'a pas absorbé la race gauloise. Elle a pu altérer son originalité, la sincérité de son génie et de son idiome, elle n'a détruit ni l'un ni l'autre. Le peuple gaulois continua à se perpétuer dans son domaine, à vivre de sa vie et à parler sa langue ; il a résisté à l'influence romaine comme à l'assaut barbare. Ni Rome, ni la Germanie n'ont réussi à l'exproprier de lui-même, de son sol, de sa nationalité, de sa langue. Le Gaulois se survit dans le Français. Il lui a légué, en même temps que sa patrie, ses qualités et ses défauts, son génie en un mot, la plus haute expression de toutes ces grandes choses, le meilleur de sa langue.

Qu'était-ce que le gaulois d'avant la conquête, le gaulois que parlait la Gaule avant l'arrivée de César ? Ce qui en est resté est insignifiant : quelques noms de divinités, d'hommes et de lieux, et c'est tout. Il est vrai qu'il se parle encore deux dialectes celtiques, l'armoricain en Bretagne et le gallois dans le pays de Galles. Mais vieux de vingt siècles, modifiés par l'usage et par les circonstances, qui peut dire jusqu'à quel point ils sont les représentants authentiques et sincères de la vieille langue ? C'étaient d'ailleurs deux dialectes excentriques, isolés et comme perdus, et ne se rattachant à la langue commune que par les liens à peine sensibles d'une parenté lointaine. Les Gaulois du centre devaient mal entendre ces Gaulois extrêmes ou étrangers, si même ils les entendaient. Il existait évidemment une langue commune à toute la race, mais divisée, morcelée, émietlée comme la race elle-même. Autant de cités, autant de grands dialectes. Chaque localité avait son parler particulier, reproduisant les traits essentiels du dialecte commun. Il en est à peu près de même encore aujourd'hui en France : d'une province à l'autre on ne s'entend plus, ou on s'entend mal. Ces innombrables dialectes épars dans l'ancienne Gaule, que sont-ils devenus ? Ils se sont survécus dans les mille patois de la France moderne et dans le français, "ce dialecte arrivé" qui tient de tous les autres. Or, dans cette partie non latine de notre langue, dans cette partie gauloise, un fait frappe d'abord : c'est la surprenante quantité de mots grecs qu'on y rencontre. Nos patois et notre vieille langue sonnent, pour ainsi dire grec. Les mots grecs y foisonnent, si bien qu'on peut dire que notre langue est incontestablement aussi grecque que latine. M. Espagnolle explique le fait par l'action considérable exercée de longue date par le génie de la Grèce sur l'Occident méditerranéen ; ce n'est pas la latinité, dit-il, qui a fait l'unité des idiomes méditerranéens, c'est la grécité. Ils ont incontestablement un fond commun, et ce fond commun n'est pas latin, mais grec. Telle n'est pas, on le sait, l'opinion de M. Littré, qui donne au français une origine presque exclusivement latine ; mais la thèse de M. Espagnolle, appuyée sur de nombreux documents philologiques, n'en est pas moins intéressante, car elle soulève non seulement une question d'étymologie mais une question de race et de nationalité.

LE MARIAGE AUX ETATS-UNIS.

On n'en finirait pas s'il fallait faire la description de tous les genres de mariage aux Etats-Unis. Il faudrait parler du mariage à l'électricité et à la vapeur, à cheval sur la voie publique, en chemin de fer, en tramway, en bateau, en vélocipède, en ballon, à la nage, etc. On se marie un peu partout, et chacun suivant son goût.

Beaucoup, il est vrai, en adoptant une façon de plutôt qu'une autre, ne cèdent pas précisément à un caprice, mais plutôt à une nécessité.

Ainsi, un couple de jeunes tourtereaux, devant le refus du papa mal apprivoisé, au plus doux de leurs désirs, vient de s'envoler du toit paternel.

Ils sont déjà loin ; ils se croient en sûreté. Mais voilà qu'à l'angle d'une rue, surgit tout à coup le père menaçant, au regard chargé d'éclairs.

Que faire ?

Un omnibus passe... par bonheur. Ils s'y précipitent.

—Un ministre ! un ministre ! s'écrie le jeune homme d'une voix haletante et désespérée.

—Présent, répond un honnête voyageur, dont la physionomie sérieuse et l'habit sévère révèlent de suite la profession.

—Mariez nous, mariez-nous vite, s'écrie le jeune homme, en se rapprochant de son sauveur, et en entraînant par le bras sa compagne toute intimidée.

Le papa, après une course insensée, réussit à atteindre l'omnibus et y monte juste assez tôt pour entendre les dernières paroles qui tombent de la bouche du ministre.

Trop tard !

Que reste-t-il à faire ?

Se ronger les poings de fureur, déshériter sa fille... jusqu'à ce que vienne un petit chérubin aux joues roses, qui fera oublier au grand papa ses méchantes colères, et sera ainsi l'ange de la réconciliation.

Je m'étonne qu'il ne soit encore venu à personne l'idée de se marier au sommet des Montagnes-Rocheuses, sur quelque pic inaccessible... un Mont-Blanc américain. Il faudrait, sans doute, de grands efforts, pour s'élever jusque là. Les pentes sont rapides, et, dans ces escalades, la robe de la mariée courrait le risque de perdre sa blancheur virginale. Mais aussi comme toutes les péripiétés de l'ascension, la menace constante d'une chute où du gouffre béant qui s'entr'ouvre sous les pieds, comme tant d'émotions diverses feraient ressortir encore le ton de sa belle physionomie ! Et puis, quel bonheur de se voir là haut, sur ce pic, le pied dans les nuages, au dessus des vulgaires préoccupations du monde, et le front baigné d'azur, tout près du ciel ? Que cette mise en scène serait grandiose et bien appropriée au caractère solennel du grand événement de la vie : le mariage !

Mais la science infatigable, qui ne travaille que pour le bonheur de l'humanité nous facilitera bientôt l'escalade des nuages et donnera naissance à un nouveau genre de mariage : le mariage en ballon.

Que dis-je ? il existe déjà. Les journaux nous l'annoncent :

Un mariage romanesque a été célébré à Providence, où se tient actuellement une exposition locale.

L'aéronaute, James Allen, a fait une ascension ; mais avant le départ du ballon, M. et Mme Davis ont été mariés dans la nacelle, en présence d'une foule énorme de spectateurs. La cérémonie était à peine terminée que le ballon s'élevait et les nouveaux mariés allaient faire leur voyage de noces en l'air.

Le ballon est allé atterrir au milieu d'un marais, près de North Easton (Mass.), et la descente a été des plus périlleuses. L'aéronaute et les nouveaux mariés ont été entraînés sur une distance de plus de deux milles à travers le marais et ils ont été obligés de s'accrocher aux cordages, car la nacelle s'était remplie d'eau. Finalement, le ballon a été poussé par le vent jusqu'à la terre ferme, et l'aéronaute et ses hôtes ont pu enfin opérer leur descente sans danger.

Je ne sais quel journal américain prétendait dernièrement que le vélocipède était destiné à devenir dans un avenir prochain l'instrument favori de l'enlèvement. Il doit être dans l'erreur. Le ballon, par nature, est l'instrument prédestiné. Comme tous les autres véhicules, locomotives, voitures, etc., le vélocipède ne quitte pas le sol. Le ballon, lui, s'enlève dans les airs en enlevant les voyageurs. Il n'a donc pas de rival pour l'enlèvement. C'est logique.

Un bon papa fume tranquillement son cigare après dîner, la tête renversée dans son fauteuil et les pieds sur la table ; pendant que sa fille joue dans le jardin.

La jeune miss a manifesté, dans ces derniers temps, quelques velléités de mariage avec certain jeune homme qui a le tort de ne pas convenir au digne papa. L'oncle Sam est donc heureux d'avoir sa fille sous ses yeux. Il n'y a rien à craindre pour le moment. Le jardin est assez grand, c'est vrai, mais il est entouré d'un haut mur qui défie toute escalade.

Le malheureux père ne pense pas au ballon, et voilà que tout à coup, comme un aigle qui fond sur sa proie, une machine aérienne arrive à terre, s'empare de la jeune fille et l'enlève en un clin d'œil. Aller chercher un ballon, le gonfler et se mettre à la poursuite des fugitifs à travers les nuages, il n'y

faut pas songer. Ils auraient le temps de se marier cent fois avant qu'on pût les atteindre.

J'ai entendu parler de deux amateurs de la nage qui s'étaient promis de se marier en plongeant, la main dans la main et en restant sous l'eau aussi longtemps que possible, pendant que le ministre officierait. Le respect de la vérité m'oblige cependant à vous dire que je ne saurais affirmer si la cérémonie a eu lieu réellement.

Mais voici une autre histoire.

Deux amoureux quittent leur logis respectif d'une manière un peu pressée, oubliant de dire à leurs parents qu'ils vont se sacrifier à l'hyménée. Ils demeurent tout près d'une ville de bains. C'est là qu'ils se rencontrent. Au lieu de procéder de suite aux affaires sérieuses, en gens sensés, il s'amuse à folâtrer, et l'idée leur vient de prendre un bain.

Les voilà donc sur la plage, dans le costume que vous savez, et qui n'est pas précisément celui des mariés, lorsqu'une silhouette bien connue se dessine à l'horizon.

C'est le papa.

Que faire ?

Il n'y a pas à hésiter. Vite, à l'eau !

Et nos deux jeunes gens de crier en nageant :

—Un ministre, un ministre !

Un bonhomme, gras et replet, s'avance vers eux, de toute la vitesse de ses bras et de ses jambes, soufflant comme un cachalot.

Les deux jeunes gens essaient de se re veillir autant que le leur permettent les flots qui les balancent, pendant que le ministre étend la main vers eux au milieu des baigneurs rassemblés.

L'Oncle Sam, qui s'est jeté bravement à l'eau, veut appréhender sa fille. Celle-ci se débat des pieds et des mains, et le jeune homme intervient pour faire valoir ses droits de mari. Le beau-père malgré lui se range mélancoliquement dans ce bizarre cortège matrimonial qui se dirige en nageant vers le rivage.

Si ce n'est pas encore arrivé, ça pourra bien arriver un de ces jours.

Louis de Saintes.

L'ALBUM

Chaque jeune fille se fait un devoir de posséder un album autographe pour le faire remplir de lignes amies qui lui rappelleront plus tard, dans la vie, ses beaux jours d'autrefois et son temps de bonheur. C'est en effet une excellente idée. Dernièrement, je feuilletais, avec une personne qui compte à peine quelques années de vie conjugale, son album de jeune fille. Sur une page, un ami du jeune temps avait tracé des souhaits de bonheur, sur l'autre, un second lui avait demandé son amitié ; puis les pages se suivaient et portaient toutes un souvenir et un nom d'ami. Ici on avait emprunté un morceau d'auteur dont on avait mis le nom, entre parenthèses, au dessus du sien ; là on avait composé soi-même les lignes tracées. Toutes les pages étaient agréables et touchantes à lire. Quelquefois nous nous arrêtions plus longtemps sur des lignes écrites par une personne faisant déjà partie du royaume des morts ; alors, l'attendrissement se lisait dans ses yeux.

Ah ! temps, temps cruel ! qui passe, ou plutôt qui court, en frappant de son glaive mortel, à droite et à gauche, quand donc, ô temps, viendra notre tour ? Tu es muet ; c'est que le livre de la vie est un secret inviolable.

N'est-ce pas ici le lieu de citer ces vers de l'illustre Victor Hugo :

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte,
L'homme voudrait toujours laisser quelque chose à la porte ;
Mais la mort lui dit non . . .

Ces paroles font frémir ; cependant le sens terrible n'en est pas moins vrai. Oui, nous devons tous passer par là, quels qu'en soient le jour et l'heure ; c'est certain, nous subissons, nous, comme nos pères, le destin et la loi de la mort qui frappe,

sans distinction, tous les peuples et tous les hommes.

Mais, n'est-il pas doux de laisser un souvenir ; n'est-il pas consolant et pour la personne qui doit survivre et pour la personne qui doit mourir, soit de lire des pages écrites par celui ou celle qui n'est plus de ce monde, soit de laisser des lignes sur lesquelles on pleurera en se rappelant un ami ou une amie d'autrefois ? . . .

C'est rempli de ces pensées que je trace les lignes qui suivent et qui définissent trois choses que nous aimons tous : le Bonheur, l'Amitié et le Souvenir.

LE BONHEUR

Il est dans la vie, un rêve que l'humanité poursuit sans cesse, un rêve qui paraît à la portée de chacun, un rêve qui plane au dessus de la terre et qui se plaît à tourmenter notre courte existence ; ce rêve qui se joue ainsi de nous, c'est ce qu'on nomme : le *Bonheur* ; et c'est sa réalité que je vous souhaite de tout cœur.

L'AMITIÉ

Tous les sentiments naissent et meurent presque au même instant, bien d'autres l'ont répété ; mais laissez moi redire après eux, qu'un sentiment — dont l'emblème est l'immortelle — reste gravé dans le cœur humain. Ce sentiment sublime, dont le nom est aussi divin que la chose, c'est : la céleste *Amitié*.

LE SOUVENIR

Le torrent rapide qui entraîne les choses de ce monde vers le gouffre de l'oubli, laisse, parfois, une fleur qui reste attachée à sa tige en dépit du temps et de la force du courant ; cette plante qui défie ainsi les éléments les plus destructeurs, est une fleur idéale dont la semence impérieuse nous vient des cieux ; on la nomme ici-bas : le *Souvenir*.

Puissions-nous être favorisé de ce céleste don.

Rodolphe Brunet

DESINIT IN PISCEM

La vieille cité de Champlain avait, seule, jusqu'ici eu la prérogative de faire chicaner les étymologistes sur la signification de son nom ; voilà que Montréal, son heureuse rivale, entre en lice et veut, elle aussi, jouir de ce privilège.

M. Gerald E. Hart prétend que Montréal n'a pas pris son nom du Mont-Royal. Selon lui Cartier nomma ainsi la métropole commerciale du Canada en l'honneur d'un de ses compagnons, Claude de Pontbriant, *sieur de Montréal*, échanson du dauphin. Et pour faire partager une opinion aussi hardie exprimée pour la première fois, M. Hart n'apporte aucune preuve, il ne cite aucun document imprimé ou manuscrit.

Nous voulons croire que M. Hart n'a pas voulu fausser la vérité historique, mais en cette matière l'adage est encore plus vrai que partout ailleurs : *testis unus, testis nullus*.

Bien plus, Cartier, lui-même, dit qu'il nomma la montagne qui s'élève en arrière de la ville actuelle, non pas Montréal mais bel et bien Mont-Royal.

Citons plutôt son *Brief récit et succincte narration de la navigation faite es isles de Canada, Hochelague et Saguenay et autres*. "Après que nous feufines yffus de la dicte ville, dit-il à la page 22, plufieurs hommes et femmes nous vindrent coudryre fur la montaigne cy devant dicte, qui eft par nous nommée, Mont royal, diftant du lieu d'ung quart de lieue."

Ainsi qu'on le voit par ce court passage, l'hypothèse de M. Hart est positivement détruite par Cartier.

Nous ne croyons pas que Claude de Pontbriant ait été seigneur de Montréal.

Cartier dit, à la première page de son *Brief récit* : "Et le mercredy enfuiat dix neufieme

jour de may, le vent vint bon & couenable, & appareillafmes avec trois nauires, scaoir la grande Hermine du port, enuiron cent a fix vingtz tonneaulz, ou estoit le cappitaine general, & pour maiftre Thomas frofmond, Claude du pond briaud, filz du feigneur de MONTRÉVAL & efchanffon de monfeigneur le Dauphin . . ." La ressemblance des deux noms est, croyons-nous, l'unique cause de l'erreur de M. Hart.

Ainsi, l'échafaudage péniblement élevé sur l'origine du mot Montréal finit, comme bien d'autres choses d'ailleurs, en queue de poisson !

Pierre Georges Roy

NOTES HISTORIQUES

La rue GUY doit son nom à un notaire qui vivait au commencement de ce siècle.

La place CHABOLLEZ porte le nom d'un ancien juge de paix. Il était aussi notaire.

L'hon. M. HOLTON est mort à Ottawa, pendant la session du parlement, le 14 mars 1880.

M. PARNELL, le défenseur de l'Irlande, arrive à Montréal le 9 mars 1880.

Le 29 juin 1880, grande procession au GESU, à l'occasion de l'expulsion des communautés de France.

L'université LAVAL inaugure ses cours à Montréal par une séance qui eut lieu le 1er octobre 1879.

L'*Indépendant*, journal quotidien, publié et rédigé par M. Rémi Tremblay, fait son apparition le 3 juin 1890. Indépendant en politique. Quatre pages, petit format.

Les JÉSUITES du Canada avaient été constitués par lettres patentes de Louis XIV, octroyées le 12 mai 1678 ; confirmées les 29 mai 1690 et 15 juin 1717. Lors de la capitulation de Québec, 18 septembre 1759, et de celle de Montréal, 8 septembre 1760, les Jésuites possédaient des biens considérables. Entre autres le terrain occupé par le Champ-de-Mars, l'Hôtel-de-Ville et le Palais de Justice, etc., à Montréal.

A une date que l'on ne peut préciser, le gouvernement anglais défendit aux ORDRES RELIGIEUX de recruter des novices, et le 15 novembre 1772, Mgr Briand écrivit au cardinal Castelli : "Je l'ai demandé (la permission de recevoir des sujets) au roi de la Grande-Bretagne, par une adresse signée du clergé et du peuple ; je crains fort de ne pas l'obtenir. Voilà deux ans écoulés et je n'ai point de réponse . . ." Cette défense de recruter des novices est renouvelée dans les instructions royales de 1791.

Les ÉLECTIONS PROVINCIALES eurent lieu en 1890, le 17 juin ; la nomination, le 10. Elus députés à Montréal pour les six nouvelles divisions ainsi nommées et divisées : première division, quartier Sainte-Marie ; deuxième division, quartier Saint-Jacques et Est ; troisième division, quartier Saint-Louis ; quatrième division, quartier Saint-Laurent ; cinquième division, quartier Saint-Antoine ; sixième division, quartier Sainte-Anne.—Jas Mc-Shane (6e div.) par accl. ; J. S. Hall (5e div.) par accl. ; Jos Béland (1re div.) candidat ouvrier, (échevin Jeannotte, adversaire) ; échevin Brunet (2e div.), O. M. Augé, adversaire ; échevin H. B. Rainville (3e div.), H. Beaupré et M. Laurent, adversaires ; échevin Clendinning (4e div.), G. Stephens, adversaire.



BOIRE A L'OMBRE

Je n'ai pas soif, vieillard, merci.
Mon cœur a bien autre souci
Que la bouteille !
Toi, cependant, paisible et gai,
Tu bois à l'ombre, à petit gué,
Sous une treille.

Tu ris au gobelet d'étain
Et nul d'un jugement certain
Ne pourrait dire,
—A voir tes regards complaisants,—
Qui creusa tes rides, des ans
Ou du sourire.

Tu n'as pas connu même un jour
La plaie ardente d'un amour
Mise en risée,
Ou si tu l'as eue à vingt ans,
Du moins l'as-tu depuis longtemps
Cicatrisée.

O vieillard, que je donnerais
Mes cheveux noirs et mon sang frais
Et ma jeunesse,
Pour m'être acquitté de souffrir,
Et comme toi, près de mourir,
Boire en liesse !

EMILE AUGIER

LA VOISINE

CONTE MORALE

I

Il y avait une fois un jeune ménage de paysans ; la femme était douce et soumise, le mari honnête, sobre et courageux ; ils s'aimaient et rien n'était encore venu troubler leur entente parfaite.

Un matin qu'il labourait son champ, le paysan tua fort adroitement avec son fouet une belle perdrix qu'il avait aperçue tout à coup, près de lui dans le sillon.

—Voici de quoi faire un dîner de prince, pensa-t-il.

Quittant aussitôt son travail, il porta, tout joyeux, la perdrix à sa femme.

—Femme, laisse-la ton ouvrage et hâte-toi d'apprêter cette perdrix : nous ne mangeons jamais rien de bon, nous autres. Je vais me régaler une fois en passant.

La femme s'empressa d'obéir à son seigneur et maître. Après avoir passé rapidement par toutes les transformations nécessaires, la perdrix revêtit bientôt, entre ses mains, un aspect des plus appétissants. Tout allait à souhait et la cuisson était à point, lorsque le sort voulut qu'une voisine vint faire visite.

—Eh ! voisine, qu'est-ce qui sent donc si bon chez vous ?

—C'est une perdrix. *Le mien* l'a tuée, dans le sillon, et l'a apportée pour notre dîner.

—Une perdrix ! Ça doit être fameux, voisine ! Je n'en ai encore jamais mangé de ma vie. Et vous ?

—Ni moi non plus. Humez-moi cette odeur...

—Hum ! une délice voisine... n'allez-vous pas bientôt y goûter à cette jolie petite bête ?

—Oh ! non ; je vais attendre mon mari.

—Pour qu'il la gobe tout entière à votre nez ?

—Mon mari a le cœur trop bon pour faire ce que vous dites, voisine.

—Et moi j'affirme qu'il le fera. Vous ne connaissez pas les hommes, ma petite ; ils partagent la maigre chère et non pas les bons morceaux.

—Si je croyais *le mien* capable d'une chose pareille...

—Lui abandonneriez-vous votre part ?

—Non, certes. J'y ai droit, puisque tout doit être commun entre nous.

—Sans doute ; mais alors, le plus sûr serait de prendre vos précautions à l'avance. Voulez-vous que je vous aide ?

—Comment cela ?

—C'est bien simple : mangeons la perdrix, vous et moi.

—Grand Dieu ! que dirait mon mari ?

—Rien du tout, si vous savez vous y prendre.

—Que répondrai-je quand il la demandera ?

—Soutenez-lui hardiment qu'il n'a rien apporté, qu'il rêve, qu'il est fou, que sais-je ?

La voisine parla si longtemps et si bien, la perdrix répandait un parfum si délectable que la jeune femme se prit à dire elle aussi :

—Mangeons la perdrix.

Et la perdrix fut mangée.

II

Au coup de midi, le paysan rentra pour dîner. Sa femme lui servit la soupe, puis apporta des *Vilelots* comme à l'ordinaire ; mais les *Vilelots*, ce jour là, paraissaient au paysan une nourriture grossière et fastidieuse. Il y toucha à peine et se mit à chercher la perdrix des yeux, sans vouloir toutefois abaisser sa dignité jusqu'à en demander des nouvelles. A la fin, cependant il n'y tint plus :

—Femme, où est la perdrix ?

—Quelle perdrix, cher homme ?

—Mais, la perdrix que j'ai tuée et apportée.

—Tu n'as rien apporté, cher homme ; je ne sais de quelle perdrix tu veux parler.

—Comment ? la perdrix que j'ai tuée avec mon fouet ?

—Si tu as tué quelque chose avec ton fouet, je n'en sais rien ; mais que tu n'as rien apporté, je le sais bien.

—Ventrebleu ! s'écria le paysan, frappant du poing sur la table. Je ne suis pourtant pas fou, j'espère.

—Là, là ! cher homme ! ne t'échauffe pas. Je ne t'ai jamais vu comme cela. Si tu m'avais apporté une perdrix, je l'aurais fait cuire, sois tranquille. Veux-tu que je t'explique ce qui t'est arrivé ? Tu travailles si dur, mon ami, que tu éprouves le besoin de prendre un peu de repos quand le soleil monte ; tu t'es couché là bas, au champ, tu as rêvé d'une perdrix et maintenant tu exiges que je te la donne : ça n'est pas juste, conviens-en.

—Les rêves sont, par ma foi, de singulières choses, dit le paysan. J'aurais juré que j'avais tué cette perdrix.

Le lendemain, il vit un lièvre blotti dans le sillon. Le pauvre animal était blessé, il le prit aisément et s'empressa comme la veille de porter, tout joyeux, son gibier à la maison.

—Femme, apprête ce lièvre pour le dîner et ne prétends pas, cette fois que je ne t'ai rien remis : c'est un lièvre magnifique, comme tu vois.

—Mon Dieu ! cher homme, il suffit que tu l'apportes pour que je l'apprête, sois tranquille.

Le paysan regagna son champ et reprit son travail en songeant au bon dîner qu'il allait faire. La femme se mit à dépouiller et à préparer rapidement et soigneusement le lièvre. Elle achevait d'en surveiller la cuisson, lorsque la voisine arriva.

—Qu'est-ce qui sent donc si bon chez vous, voisine ?

—C'est un lièvre. *Le mien* l'a pris dans le sillon et l'a apporté pour le dîner.

—Ah ! voisine, quel régal. Je n'ai jamais mangé de lièvre. Et vous ?

—Ni moi non plus, voisine.

—Mais dites-moi donc, voisine, comment va l'affaire de la perdrix ? Vous en êtes-vous bien tirée ?

—Admirablement ! Je ne croyais pas mon mari si simple. Je lui ai fait croire qu'il avait rêvé ; mais tout d'abord il était comme un coq en colère. Si vous l'aviez vu frapper sur la table ! Il voulait absolument sa perdrix.

—Sans moi, voisine, il ne vous eût même pas laissés y goûter.

—Cela se pourrait, car il s'est fâché très fort. J'ai dû lui tenir tête, pour la première fois depuis notre mariage.

—Bravo ! voisine. Il faut toujours tenir tête aux hommes. Le vôtre a besoin d'une leçon. Vous devriez bien manger le lièvre... Hélas ! voisine, où serions-nous avec les hommes, si nous ne défendions pas nos droits ? Ils nous traiteraient comme des esclaves, ils nous traîneraient à la potence. C'est

la vérité, chère *kmotricka* (petite commère) Le lièvre est prêt, mangeons-le.

Elle parla si longtemps et si bien, le lièvre répandait un parfum si délectable que la jeune femme se prit à dire, elle aussi :

—Mangeons le lièvre.

—Et le lièvre fut mangé.

III

Lorsque le paysan revint à l'heure accoutumée et se mit à table pour prendre son repas, sa femme commença par lui servir sa soupe, avec beaucoup d'empressement, puis elle apporta un plat de bouillie, mais le paysan avait peu de goût pour la bouillie ce jour là. Il mangeait très lentement attendant toujours et comme rien ne venait, il dit à sa femme :

—Donne donc les fourchettes.

—Les fourchettes, pourquoi faire ?

—Mais, pour manger le lièvre.

—Quel lièvre ?

—Celui que j'ai pris et rapporté.

—Ah ! cher homme, voilà ton rêve d'hier qui te revient à l'idée : seulement aujourd'hui, ce n'est plus une perdrix c'est un lièvre.

La discussion s'échauffa, le paysan s'emporta davantage et fut plus difficile à persuader que la veille ; mais la langue des femmes leur tourne si vite dans la bouche que colle d'un pauvre homme, eût-il cent fois raison, est forcé de céder.

A bout d'arguments, le paysan sortit dans la cour, attrapa une poule, lui coupa le cou en présence de sa femme étonnée et dit :

—Tu ne nieras pas du moins, que j'ai tué cette poule. Fais attention à mes paroles ou foi d'honnête homme ! tu t'en repentiras : Je te commande et t'ordonne d'apprêter la poule que voilà pour le souper. Tu m'entends ?

La femme jura qu'elle l'entendait parfaitement et qu'elle aimerait mieux mourir que de manquer à l'obéissance qu'elle lui devait.

Au ton sévère de son mari, à sa colère concentrée, elle comprenait du reste qu'il était temps de cesser le jeu, mais la voisine revint vers le soir.

—Oh ! oh ! voisine Qu'est-ce qui sent donc si bon chez vous ?

—C'est une poule.

—Une poule ! les volailles ont la chair délicate : cela vaut mieux à tout prendre, que le gibier. A propos, dites-moi donc, voisine, comment vous avez arrangé l'affaire du lièvre ?

—Qu'il vous suffise de savoir que je l'ai arrangée, et non sans peine. Je ne me soucierais pas de recommencer.

—Bah ! voisine. Il faut recommencer au contraire pour s'aguerrir. Croyez-moi, mangeons la poule, pendant que nous y sommes.

—Manger la poule... oh ! pour le coup, je n'oserais plus jamais paraître devant mon mari.

—Allons donc ! Commenceriez-vous déjà à trembler devant lui ?

—Je ne tremble pas le moins du monde, mais...

—Mais cela ne tardera guère. Je connais cela, allez : on obéit d'abord en souriant, puis en pleurant. Une pauvre femme doit apprendre à résister tout d'abord, si elle ne veut pas être martyrisée pendant toute la suite de son existence. Du courage, *kmotrika*, du courage !

Voyons un dernier effort... mangeons la poule.

La voisine parla si longtemps et si bien, la poule répandait un parfum si délectable que la jeune femme se laissa tenter un dernière fois.

Et la poule fut mangée.

IV

Ce fut sans préambule que le paysan lorsqu'il rentra le soir pour souper demanda à sa femme :

—Où est la poule ?

—Quelle poule ?

—Celle que j'ai égorgée.

—Tu as égorgé une poule ?

—Et devant toi, encore. Je te conseille de faire l'étonnée... Ah ! mais, exclama-t-il, en jurant, ça se passera donc toujours comme ça !

—Sais tu, cher homme, je commence à craindre que tu n'aies pas la tête solide car, en vérité, tu n'as rien égorgé devant moi.

Cette fois la discussion fut tellement vive que jamais on avait rien entendu de pareil dans la petite maison. Tout à coup cependant, le paysan se tût, comme s'il abandonnait la partie, mais il n'en était rien. Il venait de réfléchir qu'il était urgent de châtier sa femme de façon à ce qu'il ne lui prit point envie de recommencer. Il hésita un instant, car il l'aimait bien et, quoique tout bouillant de colère, il ne se sentait pas le courage de la battre.

—Je vais aller au cabaret pour m'échauffer un peu, se dit-il, et me donner la force de payer, sans miséricorde, à cette traîtresse, la monnaie qui lui revient de droit.

A peine fut-il sorti que la voisine accourut.

—Où est votre mari ! Comment va l'affaire de la poule ?

—Ah ! voisine, c'est fini, vos mauvais conseils m'ont perdue. Mon mari est d'une colère effroyable contre moi. Il ne m'aime plus, ce n'est que trop certain. Quel regard menaçant il m'a jeté avant de partir ! Je suis sûre qu'il est au cabaret : les hommes qui se sont querellés avec leur femme ne manquent pas d'y aller pour achever, en buvant, de se monter la tête. Dieu sait ce qui va m'arriver, s'il me trouve seule à son retour. Je vous en prie, ne me quittez pas. Je suis à moitié morte de frayeur.

—Soit, dit la voisine, je reste. Il n'osera rien vous dire devant moi.

Elles veillèrent longtemps ; le paysan ne rentrait pas. Lasses d'attendre, elles se jetèrent ensemble sur le lit, tout habillées, et la voisine ne tarda guère à s'endormir du sommeil lourd et profond que procure un estomac satisfait. Il n'en fut pas de même pour la jeune femme. La crainte du châtement, les remords, l'inquiétude d'avoir perdu sans retour la confiance et la tendresse de son mari, la tenaient éveillée en agitant tumultueusement son cœur. Elle entend enfin un pas allourdi approcher de la porte. C'est lui, et en quel état. Il ne doit plus jouir de sa raison, après ces longues heures passées à boire. Saisie d'épouvante à la pensée que l'ivresse rend les hommes sourds à la prière, insensibles à la pitié, la jeune femme se lève doucement et se glisse par terre sous le lit.

Le paysan entre, son bâton à la main. Il s'avance titubant dans l'obscurité, lève son bâton et... une volée de coups tombe sur la voisine ; l'un n'attend pas l'autre, ils tombent dru comme grêle sur tout le corps de la friande mère.

On devine si elle fut vite réveillée ! mais elle eut beau se débattre, gémir, demander grâce, crier miséricorde, le paysan ne s'arrêta qu'au moment où le bâton s'échappa de sa main fatiguée. Lui-même se laissa choir sur le banc, inerte et parfaitement inconscient de la double méprise qu'il venait de commettre, en battant une femme qui n'était pas la sienne, et en la battant beaucoup trop fort. La voisine éperdue, à demi assommée, parvint alors à se sauver et à regagner sa maison où elle arriva brisée, rompue, malade à mourir.

V

La matinée était avancée et le jour venu depuis longtemps, lorsque le paysan se réveilla de son pesant sommeil. La mémoire lui revint peu à peu, et il jetait autour de lui des regards inquiets, s'attendant à voir sa femme couverte de meurtrisures, à entendre ses plaintes et ses lamentations. En ce moment, elle-même entra, fraîche et souriante, chargée des apprêts du déjeuner. Son mari n'en croyait pas ses yeux.

—Tu parais de bonne humeur, ce matin, dit-il.

—Moi ? ne suis-je pas toujours de bonne humeur ?

—Alors... tu ne souffres pas ?

—Pourquoi souffrirais-je ?

—Tu ne m'en veux pas ? tu n'es pas fâchée ?

—Tu n'as rien fait pour me fâcher, cher homme, bien au contraire.

—Mais pourtant, je t'ai battue, ma pauvre, femme et je pensais tout à l'heure que tu aurais à t'en plaindre et à en souffrir pour une semaine au moins.

—Décidément, cher homme, tu as perdu la tête ! tantôt tu me réclames une perdrix, un lièvre, une poule, tantôt tu veux m'avoir battue. Regarde,

si-je donc l'air d'une femme qui a reçu des coups ?

Lorsque le paysan vit qu'elle ne portait aucune

trace de contusions, qu'elle tournait, leste et joueuse autour de son petit ménage, il se frappa le front et murmura :

—En vérité, elle a raison : j'ai été fou pendant trois jours.

Ce fut seulement au bout de quatre semaines que la voisine put accomplir le trajet qui séparait les deux maisons. Elle arriva un jour toute dolente.

—Ah ! voisine, que j'ai souffert ! que votre mari m'a fait de mal ! Vous me croirez si vous voulez ; j'ai été bleue de la tête aux pieds : on ne me reconnaissait pas. Ah ! voisine, il m'a horriblement battue, le traître, le bourreau ! C'est affreux, c'est abominable !

Pour toute réponse, la jeune femme demanda :

—Voisine, comment avez-vous trouvé la perdrix ?

—Ah ! voisine, je l'ai trouvée délicieuse.

—Et le lièvre ?

—Excellent.

—Et la poule ?

—Exquise.

—Eh ! bien, voisine puisque vous avez été contente de la perdrix, du lièvre et de la poule, vous devez être également satisfaite des coups de bâton : quand on aime les plaisirs, il faut aimer la peine et quiconque a péché doit s'attendre à souffrir... Votre servante, voisine.

Depuis cette époque, la jeune femme ferma résolument l'oreille aux suggestions tentatrices qui s'en viennent parfois rôder à la porte des filles d'Eve, comme autant de perfides, bavardes et gourmandes voisines.

M. MILISICF.

LA MODE

Rien n'est plus joli qu'une femme bien mise, sachant assortir sa toilette à son teint, sa taille, son âge, etc. C'est pourquoi je vous conseille de ne jamais adopter la mode nouvelle dans ce qu'elle a de trop excentrique, avant de choisir ce qui convient le mieux sous tous les rapports.

Je connais bien des jeunes femmes et jeunes filles qui, sans s'inquiéter de ce que l'on portera demain, savent, avec une robe très simple de tissus et de façon, s'arranger un rien, une garniture à elles, qui leur donne de suite un cachet d'élégance personnelle que bien des mondaines ne possèdent pas, malgré leurs toilettes dernier genre.

L'imagination a beau jeu en ce moment avec toutes les jolies fanfreluches de dentelles de rubans, dont on orne les toilettes. Ainsi les bretelles, de velours ou ruban qui font un si gracieux effet sur les corsages clairs et qui se disposent absolument suivant l'idée de celles qui les portent ; tantôt fichées sur les épaules par un nœud gracieux, elles se rejoignent presque à la taille, se continuent jusqu'à la jupe, terminées par des nœuds ; ou encore on les place toutes deux en sautoir, d'une épaule à la taille qu'elles contournent pour tomber en pans sur la jupe derrière.

Les nœuds Louis XV ou nœuds écrasés sont fort employés en garniture : vous faites adroitement des nœuds coquets, formés de quelques coques avec d'assez longs bouts, et vous garnissez le bas de votre jupe, un panneau de côté, etc, en ayant soin de les coudre de façon à les appliquer complètement sur le tissu. Un nœud posé de la même manière sur la poitrine, le haut des manches forme la garniture du corsage.

Les chapeaux sont toujours grands, à larges bords, en paille rustique, toit de chaume ; les fleurs sont un peu remplacées par les fruits cerises, fraises, prunes de monsieurs, et j'en ai vu un charmant dont les bords étaient couverts d'un volant de crépon jaune et la calotte garnie de noisettes.

Les gants se portent beaucoup moins longs, la mode faisait arriver les manches à moitié main ; la grande manchette devient alors gênante et inutile.

MARJOLAINE.

Nous sommes si mobiles que nous finissons par éprouver les sentiments que nous feignons.—BEN-JAMIN CONSTANT.



—Louise Michel, la fameuse révolutionnaire,—la citoyenne,—se rend en Russie pour se joindre aux Nihilistes.

—L'ancienne résidence de Napoléon III, Cambden place, et le parc de Chistlehurst, à Londres, ont été vendus aux enchères publiques pour la somme de 70,000 sterling, soit 1,750,000 francs.

—Le mot "Irish" existe depuis deux mille ans ; d'après Diodore, il vient de "iri", ce qui signifie grande île. Les Teutons dirent "eri", terre éloignée ; l'ancien alphabet "Irish", n'avait que quatre voyelles, et pas d'e.

—M. A. Montefiore qui a voyagé considérablement à travers l'Amérique, est un statisticien de grande réputation. Il a calculé que les Américains en 24 heures mangent plus de viande que tous les habitants de la Grande Bretagne, de l'Allemagne, de l'Autriche, de la France, de la Belgique, de la Hollande et de la Suisse.

—On a découvert dans une caverne naturelle, près de Beyrouth, une colonne de lit en or et argent enrichi de pierres précieuses. Une inscription en langue anglaise porte qu'elle a appartenu à la reine Eléonore d'Angleterre. Sans doute, elle a été cachée en cet endroit lorsque, en 1272, le prince Edward, après la huitième croisade, a quitté l'Orient.

—Au commencement de ce siècle, 21,000,000 de personnes parlaient anglais, 31,500,000 français, 30,000,000 allemand, 31,000,000 russe, 26,000,000 espagnol et 16,000,000 italien. Actuellement 125,000,000 d'individus se servent de la langue anglaise, 50,000,000 parlent français, 70,000,000 allemand, 40,000,000 espagnol, 70,000,000 russe, 30,000,000 italien.

—Un homme à Springfield, Mass., est l'heureux possesseur d'une collection d'œufs, unique dans l'Univers. Elle comprend 600 œufs de plusieurs variétés, et est estimée à \$10,000. Parmi les choses rares de ce petit musée, sont les œufs de la cigogne pierreuse de Terre-Neuve, du canard édrédon, du cormoran, de l'aigle doré, du vautour et du butard turc. Cette collection a pris de nombreuses années pour être réunie, bien entendu, à un grand prix d'argent.

Les soins pour conserver intacts ces produits de la nature si intéressants, doivent être très scrupuleux. Le moindre choc, la plus légère contusion peut occasionner un désastre parmi ces spécimens rares de l'embryologie. Entre nous, les vieux œufs, s'ils étaient cassés, sentiraient diablement mauvais

MAIRE ET MÈRE.—Il n'y a que dans les Etats-Unis que pareilles choses puissent se passer. La jolie petite ville d'Edgerton, Kansas a l'avantage de posséder un conseil municipal féminin, et une mairesse (?) dont le nom est Mme Maggie. Or, cette honorable fonctionnaire publique, se trouve un peu embarrassée. Elle est à la fois maire et mère, car elle vient de donner naissance à un beau gros garçon. Que faire, s'occuper des affaires municipales ou des couches de l'enfant ? Je vous vois rire lectrices et lecteurs, c'est une question très grave et importante. S'occuper au point de vue maternel, d'un petit citoyen nouvellement arrivé, et en même temps être obligée de donner des ordres à la police pour essayer d'arrêter les gamblers ; cela ne se concilie nullement ; car le cœur d'une mère est tendre, et une femme, dans la condition de Maggie, ne sera pas assez mauvaise pour vouloir condamner de pauvres diables qui n'ont le tort que de vouloir dépouiller les gens de leur peu d'avoir. Pourquoi Chicago n'a-t-elle pas une telle administration ? Ce serait une des curiosités de l'exposition. A Edgerton l'on ne peut pas dire en parlant des aldermen "les Pères de la Cité", mais bien les "Mères de la Cité".



SOMMEIL

SOUVENIR DE NAGUÈRE : A MON AFFECTIONNÉE

“ Ce que j'aime en tes yeux fermés
 “ C'est leur fraîcheur qui désaltère.
 “ Qu'ils dorment bien ces yeux aimés
 “ Ces yeux les plus purs de la terre !
 “ Ce que j'aime en tes yeux fermés
 “ C'est leur doux et grave mystère.
 CHS FUSTER.

Te souvient-il encor, quand ton âme s'envole
 Vers le passé d'hier, en un rêve enchanté,
 Te souvient-il encor, ma douce bénévole,
 Que le sommeil, un jour, t'a prise... à mon côté....

Il montait de la rue un refrain monotone ;
 Tu souffrais de la tête—oh ! c'était ennuyeux !—
 Puis, pour nous engourdir, une brise d'automne :
 Une molle langueur s'abattit sur tes yeux.

Que d'efforts courageux pour dompter la nature,
 Pour nier l'évidence, enfant, je me souviens !
 Mais, même contre toi, vaillante créature,
 Tu peux m'en croire, elle a de suprêmes moyens....

Il fallut bien céder : sur tes yeux pleins de charme
 Ta paupière tomba.... Moi, j'en étais jaloux ;
 Et j'aurais rêvé d'être une petite larme
 Pour m'enfouir avec eux dans cet écran si doux.

Je vis, derrière un cil, s'éteindre l'étincelle
 Qui sait changer un cœur en un brillant foyer ;
 Et, tout bas, j'enviais la soyeuse prunelle
 Que des feux enivrants, toujours, font scintiller.

Tu dormais !... et sur toi l'aimable quiétude
 Laissait, bien doucement, planer son aile d'or !...
 Je goûtais, près de toi, si bien, ma solitude
 Que j'y serais toujours si tu dormais encor ! !

Fried Glen



CHRONIQUE

Parlons d'abord de Stanley, l'immense, l'universel Stanley et du nouveau voyage qu'il entreprend. J'allais écrire que ce sera bien assurément celle de ses expéditions qui lui coûtera moins de troubles et de soucis, mais j'hésite et je n'ose : il s'agit de son voyage de noces.

C'est un fait accompli, le grand explorateur est marié. Faites-en votre deuil, coquettes qui, tout bas, rêviez de subjuguier cet illustre *vieux-garçon*. Avec lui il ne pouvait être question d'autre noce qu'un voyage. Aussi les nouveaux époux sont-ils partis immédiatement après la cérémonie pour un voyage à Paris et en Suisse. A leur retour de là, ils s'embarqueront pour l'Amérique, vers le mois de novembre.

Dans l'abbaye de Westminster a eu lieu la cérémonie nuptiale tout auprès du tombeau de David Livingstone que Stanley, pour la circonstance, avait fait charger de fleurs.

Détail fin de siècle, on dit que l'épousée, Miss Tennant, devenue Mme Stanley, au moment du départ, aurait confié à un phonographe la phrase suivante qui ne manque pas d'un certain cachet :

—“ L'avenir est devant moi comme une contrée inexplorée ; mais, avec M. Stanley, je marcherai toujours en avant et n'aurai jamais peur.”

* *

Encore un mot de Stanley : peut-on parler voyages sans rencontrer cent fois son nom ? Dans le récit qu'il vient de faire de son dernier voyage : “ Dans les ténèbres de l'Afrique”, publié à Londres et traduit en librairie française, chez Hachette, à Paris, il consacre un long article aux nains Akka, petits êtres humains du centre de l'Afrique, dont on s'est demandé si souvent si leur existence est réelle ou légendaire.

Stanley tranche la question et affirme carrément leur authenticité. Ce, pour la raison qu'il les a rencontrés, et en a même capturé un qui lui a servi de guide. C'est plutôt de deux qu'il parle l'homme et la femme, et pour l'édification des incrédules, il nous donne la mesure exacte fournie par la taille de l'un d'entre eux, l'homme et le guide.

Voici, du reste, un bout de son texte ; “ A peine étions-nous installés là (aux environs d'Avatiko) qu'on nous emmenait deux pygmées, un homme et une femme, au teint cuivré, jeunes tous les deux ; le premier devait avoir tout au plus vingt et un ans. Bonny (l'un des compagnons de Stanley) le mesura consciencieusement, et j'écrivis sous sa dictée :

Hauteur, 1 m. 220, (on sait que le mètre français vaut environ trois pieds anglais) ;—tour de tête, 0 m. 515 ;—du menton au sommet du crâne, en arrière 0 m. 616 ;—tour de poitrine, 0 m. 647 ;—du ventre, 0 m. 705 ;—des hanches, 0 m. 571 ;—du poignet, 0 m. 108 ;—bras gauche, 0 m. 190 ;—cheville, 0 m. 178 ;—mollet, 0 m. 197 ;—longueur de l'index, 0 m. 051 ;—longueur de la main droite, 0 m. 102 ;—du pied, 0 m. 159 ;—de la jambe, 0 m. 56 ;—du bras jusqu'au bout des doigts, 0 m. 492.”

Ce sont bien là les proportions d'un nain, il n'y a pas à en douter.

“ C'était, ajoute l'explorateur, le premier nain adulte que j'eusse encore vu. En lui passant la main sur le corps, revêtu de poils longs de 12 millimètres et plus, il nous semblait toucher de la fourrure.... Une large bande d'écorce couvrait sa nudité” Enfin voici comment Stanley conclut de son examen du petit homme : Quel rusé petit nain, quel esprit prompt et délié !”

Voilà donc une vérité historiquement établie : il y a des nains dans l'Afrique centrale, toute une race, et qui plus est, ces barbares pygmées sont très intelligents.

* *

Avant que d'abandonner Stanley, disons encore qu'il vient d'accepter le poste de gouverneur du Congo Belge, à lui offert par Sa Magesté le roi des Belges.

Ce sera ma transition pour mentionner une autre récompense —si l'on peut appeler récompense, pour Stanley, ce périlleux honneur—accordé naguère à un autre illustre voyageur. Je parle du capitaine Trivier, un Français celui-là, le vaillant émissaire de “ La Gironde ” de Bordeaux.

Le capitaine Trivier qui a traversé toute l'Afrique du centre en moins d'un an, ce qui a pris à Stanley plus de deux ans ; le capitaine Trivier qui a accompli seul, avec l'infortuné Emile Weissenburger, assassiné à mi-chemin, un dangereux voyage que Stanley n'a voulu faire qu'à la tête d'une nombreuse escorte, disons plus juste, une armée d'invasion ; le capitaine Trivier, enfin, qui a passé pacifiquement au milieu de ce dédale de difficultés de tout genre, ne laissant partout que des admirateurs de la France et des amis de la civilisation blanche, pendant que Stanley frayant sa route à coups de mousquet et la jalonnant de cadavres, a soulevé des haines qui dureront bien longtemps.

Il a paru convenable au gouvernement français d'accorder à ce courageux pionnier la croix de la légion d'honneur. On ne peut qu'applaudir en songeant que tant d'autres ont reçu cette distinction qui l'avaient infiniment moins méritée.

* *

Un autre voyageur Français qui aura bien mérité de sa patrie c'est M. Henri Coudreau qui accomplit pour la troisième fois, une mission périlleuse d'exploration à l'heure qu'il est, à travers les dé-

serts de la Guyane française et des territoires contestés. On sait que cette contestation s'est élevée entre la France et le Brésil, d'une part et depuis assez longtemps, entre la France et la Hollande d'autre part, plus récemment. Cette dernière difficulté est sur le point d'être réglée par voie diplomatique, au moyen de l'arbitrage du czar de Russie, à qui les deux puissances en litige en ont, d'un commun accord, remis la décision.

Monsieur Coudreau écrit aux journaux de France qu'il espère plein succès de son voyage, malgré les difficultés qu'il a rencontrées au début, et qu'il lui reste à surmonter encore. C'est à l'automne de 91 qu'il doit rentrer au pays. Il donnera alors, de son expédition intéressante au plus haut point, des détails circonstanciés.

* *

Voyageurs, explorateurs, découvreurs, voilà des gloires, entre mille autres, qui ne manquent nullement à la France.

Mais parmi la pléiade de ces vaillants contemporains deux qui se distinguent sont, sans contredit MM. Capus et Bonvalot. Ils viennent de faire, tous les deux, à la Société de Géographie de Paris, le récit de leur seconde ascension aux plateaux du Pamir, dans l'Asie centrale.

“ Ce Toit du monde ”, comme l'appellent les tribus voisines dans leur langage imagé, écrit M. Capus, n'a jamais été conquis. Bien que Marco Polo le Vénitien, Hiouen-Tchang le pèlerin chinois, Benoit Goez le fervent catholique l'aient escaladé avant les Anglais d'abord, puis les Russes ensuite, le pic géant, cependant, le Mousstazata attend toujours le courageux qui voudra déflorer de l'empreinte de ses pas la blancheur immaculée de ses pans neigeux ”.

Malgré les rigueurs d'un hiver de dix mois, où la température descend jusqu'à congélation du mercure et même au-dessous, on trouve des animaux sur les grands plateaux centre asiatiques, et parmi eux l'homme. “ Un roi qui, sur le Pamir, n'est que le *primus inter pares* dit encore M. Capus.

Le “ Toit du monde ” c'est le pays des contrastes, ajoute-t-il enfin : aujourd'hui fleuri et verdoyant, demain il sera englouti sous une couche de neige. En été, sous la neige fondue, les fleurs s'épanouissent tout à coup aux caresses d'un soleil brûlant.”

MM. Bonvalot et Capus, en outre de leurs relevés topographiques, ont découvert une route de plus pour aller du Turkestan à l'Inde. Mais, ils l'avouent eux-mêmes, ce n'est point la meilleure, et elle ne sera guère en usage tant que ce sera le bon plaisir des Afghans de laisser passer les caravanes par Hérat et le plateau de Candahar plus, abordable que ceux du Pamir.

* *

Un audacieux aventurier c'est M. Nansen, qui part, comme on l'a dit, pour la conquête du pôle Nord.

Le projet de cette gigantesque et périlleuse entreprise est né en Norvège. Dès l'année dernière, M. Bartmann, commissaire général de ce pays à l'exposition universelle, l'avait fait connaître à la Société de Géographie de Paris.

L'expédition, subventionnée par l'Assemblée nationale de Norvège, a pour mission d'atteindre le pôle Nord, coûte que coûte. M. Nansen qui la dirige est le même intrépide explorateur qui a parcouru le Groënland, il y a deux ans, et l'a fait connaître plus qu'il ne l'avait jamais été avant lui.

C'est son intention de profiter, pour arriver jusqu'au pôle, de certains courants marins qu'on a reconnu devoir y aboutir presque indubitablement. Il compte s'y abandonner à la dérive et flotter ainsi jusqu'au but désiré, à l'instar des glaçons et des banquises.

Il se fait construire un navire en bois exprès pour les fins de cette expédition. Bien qu'elle ne doive durer que deux ans, il apportera des provisions pour cinq années. S'il arrive que son bâtiment soit écrasé par les glaces, Nansen est bien décidé à se laisser porter au pôle sur les glaçons. Il espère réussir et le veut à tout prix.

Vaincre ou périr, c'est sa devise et l'unique idée qui préside à son audacieuse entreprise. Il est digne de réussir.

* * *

J'ai commencé par un voyage d'initiative privée, je finirai par un autre à peu près de même caractère, bien que d'un genre différent.

Le Club Alpin de France, qu'Alphonse Daudet a rendu célèbre par ses fameuses "Aventures de Tartarm", s'annonce, par la voix de M. Demanche, un de ces membres distingués, pour une excursion à travers notre pays du Canada, pendant le mois d'août courant.

Les touristes visiteront Montréal, Québec, Ottawa, New-York; les montagnes Adirondacks et autres; les chutes Niagara, Montmorency; les lacs St Jean, Champlain et les Grands Lacs, les bords pittoresques du St-Laurent, l'Hudson et l'Ottawa; les monts Rocheux et l'Océan Pacifique etc., etc. Bienvenue cordiale à nos cousins de France.

ANGE AILLO.

LE PORTRAIT

Oh ! elle avait bien longtemps rêvé dans son boudoir, la fillette gentille; son cœur battait plus fort et son petit esprit enfantait des merveilles où l'amour en volage présidait quelque peu... Voilà que tout à coup, dans la chambre du grand frère, elle s'aventure enfin sur le petit bout du pied. Elle passe en revue maints objets, qu'elle oublie l'instant suivant, mais sur une étagère en bois de rose sont placés avec art les portraits apportés des amis et parents. "Distrayons-nous un peu, dit la coquette enfant, on m'a dit bien des fois qu'il n'était pas très bon de rêver au soleil..." Et lentement toujours, de ses doigts mignons, oh ! l'a dorable fée, elle écarte les bustes de ces beaux grands messieurs en cols de blanc satin, puis les dames ensuite sont rangées bien à part, elle les admire celles-là. Mais qu'est-ce donc qui l'attire là-bas dans l'arrière plan ?—Un chevalier pour sûr qui, de sa grave armure, vient de faire miroiter des scintillements d'étoiles.—Son grand œil bleu pensif, limpide comme le cristal de l'eau, se repose maintenant sur une figure inconnue, car le doigt sur la lèvre, elle interroge ses souvenirs, puis long temps, bien longtemps, elle médite encore; et de sa blanche main bien digne cent fois de porter avec aise le bel anneau royal, elle étreint son beau front, où brille une volonté de fer et se demande vivement : Où donc ai-je vu cette image enivrante ? A l'opéra ? je n'y vais guère; au bal ? Ma mère n'a pas voulu qu'on me fit une robe comme celles que les grandes filles disent qu'elles portent et qu'elles ne font que jeter sur elles, sans songer à se couvrir aucunement les épaules et les bras, et j'aurais honte de paraître ainsi devant mes compagnes de pensionnat; Sera ce à l'église ? peut-être, car son air grave et sérieux ressemble à celui qu'on doit avoir devant le bon Dieu. Qu'importe se dit la fillette, regardant autour d'elle, les rideaux sont tirés, la porte est bien close, le frère et la grande sœur sont partis en voyage, et maman ne songe pas à me venir chercher dans cette chambre, à cette heure : je veux aujourd'hui savourer mon trésor. O cher portrait tout fraîchement amené ici, d'où viens tu donc ? te dis-je. Tes longs cils tout tremblants, ce me semble font nager tes prunelles dans un pur océan d'amour franc et sincère, ta bouche marquée au coin d'une prudente réflexion, appelle presque irrésistiblement tout mon être vers toi; je révérais souvent appuyée sur ton bras, que la vie, avec toi, doit s'écouler joyeuse et trop rapide, que le bonheur doit sourire toujours à ta mâle énergie, qu'on découvre en voyant ton œil penseur et bon. Que je voudrais assise à ton foyer, parfois épancher dans ton cœur les pensées qui m'absorbent ! Il semblerait si doux, penchée sur ton épaule, écouter de ta bouche tous les sages conseils qui doivent s'émaner d'une âme comme la tienne. Mais je ne sais rien, rien...

On a dit bien souvent : Berthe semble soucieuse, aujourd'hui : "Mais, disait l'autre jour, une dame

à ma mère, votre fillette est malade, madame..." Oh ! tu le sais bien, toi cher portrait, ce qui me fait rêver, et si tu pouvais parler, serais-tu indiscret ? Il me semble à présent que sous ce froid carton, je sens battre un cœur vrai, à l'unison du mien; qu'il s'anime et me dit : ah ! ne crains pas, mignonne, aie confiance et espère... Mais, ai je bien dit espère ! oh ! si l'on m'entendait ! On frappe... Grand Dieu ! c'est ma mère.

—Allons, ma chère déserteuse, que fais tu donc ici ? Les oiseaux depuis longtemps t'appellent à l'envi, les fleurs demandaient à l'arrosoir bien vide cette pluie bienfaisante que tu leur verser chaque matin, et moi qui te réclamais en vain, que fais-tu donc ici ?

Elle se prit à songer et de son air câlin, elle demande à sa mère, les noms de tous ces portraits qui l'intéressent vraiment, que parce qu'elle compte apprendre le nom de l'inconnu souriant, et la mère se prête à ce désir bien juste. Ah ! son grand œil avide voit approcher l'instant où son nom va résonner à son oreille attentive. Oh ! la douce harmonie que celle qui s'échappe du luth enchanteur qui nous transmet l'enivrante mélodie de l'espérance.

Mais ô déception amère, la maman, arrivée à cette figure se tourne vers sa fille, qui candide et satisfaite attend, l'âme ravie.

—Qu'est-ce donc que cette belle figure que je vois pour la première fois ? interroge la mère.

—Mais tu ne le connais pas ? dit la pauvre enfant : eh ! bien, souffre en ce moment que je te dise, que ta Berthe ne la connaissant pas, non plus, en a fait son idole pourtant, et après Dieu que j'adore je rêve pour compagnon dans les abrupts sentiers de la vie de l'homme que représente cette noble figure aux ardentes prunelles, au sourire puissant.

Plus tard elle connut ce grave personnage : on dit que l'avenir cache d'étonnants et brillants réveils aux âmes constantes et pures. Mademoiselle Berthe est de celles-là : j'ai tout dit.

IRÈNE DU TAILLIS.

LA CUISINE AUTOUR DU POLE

On ne sait ce qui peut arriver : à défaut d'humour voyageuse, un gros hasard de notre existence, la malice d'un ouragan survenant au cours d'une simple traversée de la mer du nord peuvent nous transporter—du jour au lendemain, pour ainsi dire—au delà du 65e degré de latitude nord, en Laponie. Pour la plupart d'entre nous, ce brusque changement dans nos habitudes quotidiennes serait fort imprévu; pour aucun, il n'est absolument impossible. Acceptons l'hypothèse d'une villégiature, volontaire ou forcée, chez les Lapons. Pour cette excursion culinaire autour du pôle, M. Charles Rabot, un guide sûr quand il s'agit des terres arctiques, nous fournit, dans une récente étude sur l'alimentation en Laponie, de précieux et pittoresques renseignements.

Trois races peuplent les régions circumpolaires que l'on désigne couramment sous le nom générique de Laponie : des Scandinaves dans les départements septentrionaux de la Suède et de la Norvège, des Finnois dans la Filande du Nord, des Lapons proprement dits dans la Russie boréale, particulièrement dans la presqu'île de Kola; trois races, donc trois cuisines.

Le poisson est la principale ressource alimentaire des Scandinaves. Ils le mangent salé ou à sec; ils ne font d'appâts que pour des friandises très spéciales, telles que le foie de morue bouilli à l'eau—un mets fort recherché, ne vous en déplaise. Vient ensuite le laitage, très apprécié également sous toutes les formes connues : lait caillé, beurre, fromage.

Chaque individu consomme environ de 15 à 20 kilogrammes de beurre par an, ce qui est considérable.

On consomme, chez les Scandinaves, peu de végétaux, peu de pain, peu de viande, surtout de viande fraîche. Dans les rares occasions où le Scandinave du Nord fait fête, c'est la viande de renne salée qui est le mets de choix. Les Finnois mangent—quand ils mangent—du poisson et du lait

caillé. Point de fromage, point de beurre et point de pain, si ce n'est qu'ils fabriquent avec de l'écorce de pin sylvestre pulvérisée.

Nous arrivons aux Lapons proprement dits, qui sont, paraît-il, les plus imaginatifs sous le rapport de la cuisine. Ils ont, par exemple, quantité de façons d'accommoder le lait de renne, pour le conserver longuement. Ce lait est épais et visqueux comme de la colle; on l'aromatise avec des baies sauvages, puis on l'enferme dans des barils. Il y a encore le lait qu'on fait geler au moment des grands froids, que l'on conserve en glaçons, que l'on casse au fur et à mesure des besoins du ménage et qu'on mange en guise de sorbets en les amolissant devant le feu. On fait aussi du fromage avec le lait de renne; c'est un fromage très nourrissant, mais le Lapon nomade n'en mange que par petites tranches trempées dans son café.

D'ailleurs, le Lapon nomade se nourrit beaucoup de chair de renne séchée à l'air ou gelée. Il ne fait cuire ses morceaux de viande fraîche que lorsqu'il abat une renne de son troupeau. Il choisit alors ses morceaux favoris, qui sont : le foie, les poumons, le cœur, les rognons, les boyaux. Notez ce point très essentiel dans la préparation de ces ragoûts d'intestins et de viscères : pendant la cuisson, la préposée aux marmites ne doit point négliger de recueillir précieusement, pour l'offrir à part, l'écume qui se forme sur le bouillon. On sert chaud.

Voilà, assurément, de quoi faire rêver nos ménagères. Attendez la prochaine édition de la *Cuisinière bourgeoise*, pour voir s'il sera fait bon accueil à ces recettes exotiques. Il est toutefois permis d'en douter.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.*—T. Larose, 1184, rue St-Jacques; T. Deguire, 29, rue Versailles; Charles Desjardins, 1330, rue Mignonne; L. T. Bernier, 293, rue St-Laurent; J. F. Sauriol, 194, rue Ste-Elizabeth; Dame Octave Lafricain, 13, rue St-Christophe; Xavier Bertrand, 115, Lock avenue; Dame Amable Trudel, 453, rue Panet; Charles Archambault, 209, rue St-Dominique; J. U. Lanoix (\$4.00), 571, rue Rivard; Octave Laberge, 230, rue Montcalm; Z. Laurin, 266, rue St-Paul; William Lavigne, 290, rue Lafontaine; Charles Demers, 137, rue Hypolite; Pierre Daigle, 1372, rue Notre-Dame; O. Thibaudeau, 909, rue Mignonne; Delle R. Hallé, 5, ruelle Leduc.
- Québec.*—Edmond Lafleur (\$5.00), 4, rue Burton; Edouard Matte, 188, rue Richelieu; Léon Lacasse, 29, rue Scott; Zotique Bertrand, 59, rue St-Ignace, St-Sauveur; Delle Anna Gosselin, 99, rue Fleurie, St-Roch; Arthur Roy, 231, rue D'Aiguillon; N. Guénette, 85, rue Richelieu; Siméon Duchesneau, 10, rue St-Eélix, St-Sauveur; Eugène Bélanger, 89, rue D'Aiguillon; Pamela Dion, 53, rue Coulomb; Alfred Larose, 113, rue Arago, St-Sauveur; Arthur Laporte, rue St-Luc, St-Sauveur; Hector Grenier, 398, rue St-Jean; Alfred Ernest, 167, rue Richardson.
- Sault-au-Récollet.*—Delle Marie-Louise Deschamps.
- Joliette.*—Charles Leblanc.
- Pointe-St-Charles.*—Alfred St-Pierre (\$15.00), 11, rue Knox; Adélar Duval, 599, rue Centre; Napoléon Deslauriers, 120, rue Albert; Delle Marie-Louise Martel, 433, rue Centre.
- St-Henri de Montréal.*—Ferdinand Gagnon, 153, rue Ste-Marguerite; Joseph Allard, 92, rue Rose-de-Lima.
- Ste-Cunégoude.*—Dame André Blondin (\$2.00), 1605, rue St-Jacques; Alphonse Lefebvre, 1619, rue St-Jacques; Dame Alexandre Couillard, 3312, rue Notre-Dame; Louis Normandin, 695, rue Albert.
- Windsor Mills.*—A. L. Beaulieu.
- Ottawa.*—F. Auclair, employé au magasin de la Milice.
- Nicolet.*—Révd. Zéphirin Lahaye, au Séminaire.
- Sault Montmorency.*—Delle Adeline Bureau.
- St-Hyacinthe.*—J. A. Morin, orfèvre, (\$50.00).
- St-Fortunat de Wolfstown.*—F. X. David.
- Lévis.*—Dame A. G. Routhier.
- Ste-Foye, Québec.*—Dame Charles Burroughs, avenue des Erables.
- St-Germain de Grantham.*—Rosario Rainville.

Bien des hommes s'arrêtent en route éteints et fatigués, et leur avilissement fait naître des doutes immérités sur la sincérité de leurs premières ardeurs; la fin de leur vie en calomnie les commentements.—EUGÈNE DESPOIS.

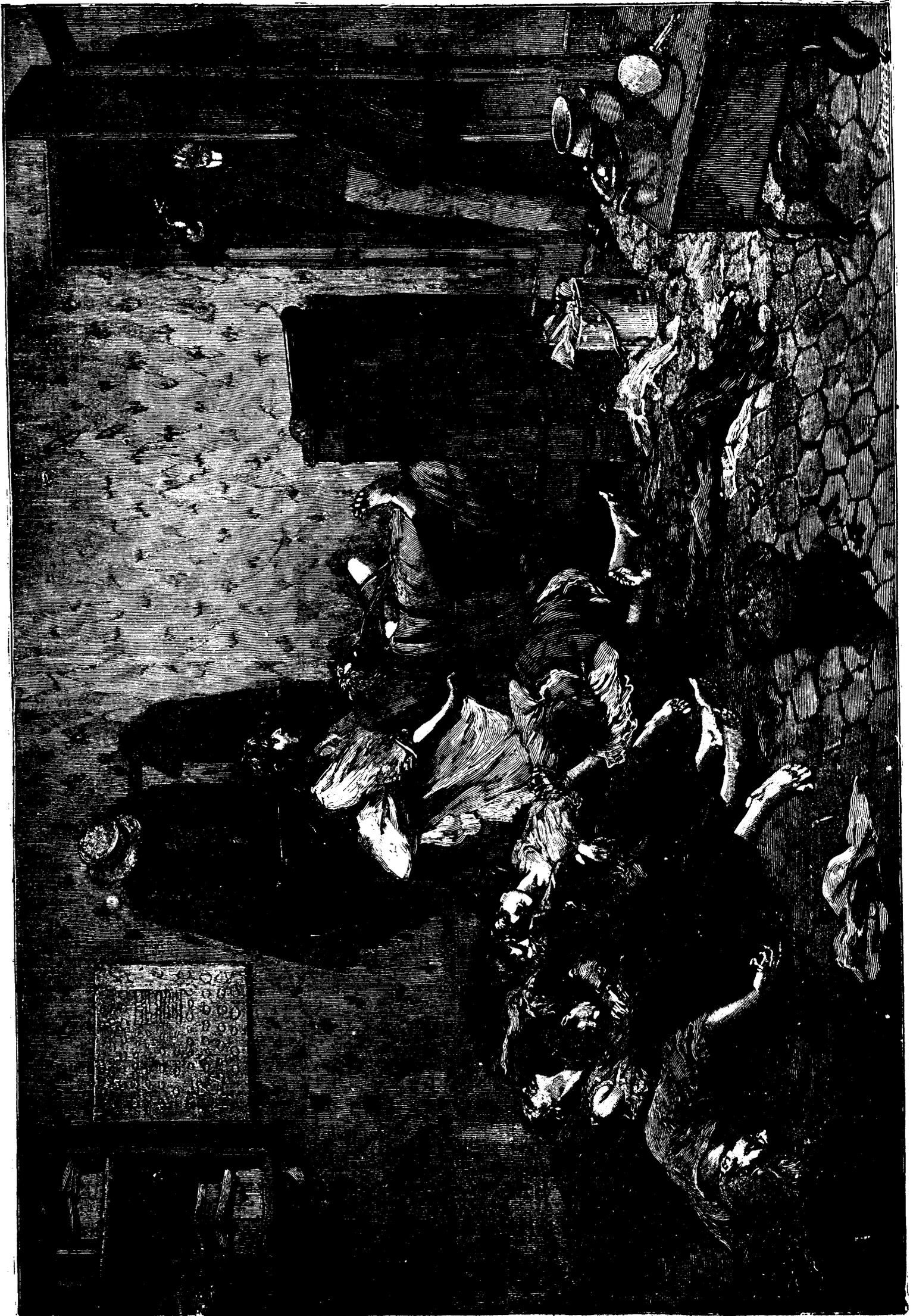


LE ROI LÉOPOLD II



LA REINE MARIE-HENRIETTE

LE JUBILÉ DE S. M. LÉOPOLD II, ROI DES BELGES



LA MISÈRE CACHÉE A PARIS. — SUICIDE D'UNE FAMILLE DE HUIT PERSONNES

LE REGIMENT, Feuilleton du "Monde Illustré"



"C'est un gros secret que je vais vous confier, ma chère Marjolaine." — (Page 266, col. 1.)

DEUXIÈME PARTIE

CAS DE MORT

(Suite)

Elles étaient dans le jardin qui entoure les Aulnaies. La nuit était venue, très claire, grâce à la lune. La campagne s'étalait devant elles, ainsi poétiquement éclairée, et les coteaux voisins se découpèrent sur le bleu pur du ciel. Des grillons chantaient. Mme de Cheverny entraîna Marjolaine sur un banc. Elles s'y assirent. La comtesse s'essuya de nouveau les yeux. Puis d'une voix basse, infiniment triste, elle dit :

— C'est un gros secret que je vais vous confier, ma chère Marjolaine et il ne sortira jamais de votre cœur ?

— Jamais, madame.

— J'en suis certaine.

Et après quelques instants de dernière hésitation, avant de mettre ainsi son âme à nu, elle avait peur.

— Alors que j'étais toute jeune, j'ai eu pour ami un garçon qui grandit près de moi, qui joua tous les jours avec moi, que j'aimai tout d'abord comme on aime un ami d'enfance et comme on aime son frère ; mais au fur et à mesure que les années, s'écoulant, faisaient de lui un jeune homme et de moi une jeune fille, notre affection changeait de nature. Il fut bientôt question de mariage, mais mon père et mon frère ne voulurent jamais y consentir. Nous étions désespérés. Sans trop savoir ce que je faisais, je consentis à me marier secrètement. Mon mariage ne fut connu de personne. Je devins mère. Mais je dissimulai jusqu'au jour où je fus bien obligé de prendre ma tante pour confidente. Je mis au monde un garçon. Le père, officier, était en Italie. Longtemps je l'avais cru mort. Il revint le jour même de la naissance, juste à temps pour prendre l'enfant et l'emporter, e sauver des mains de mon frère qui, prévenu,

venait d'accourir et peut-être n'eût pas reculé devant un crime sur le pauvre petit.

— C'est horrible. Comme vous avez dû souffrir !

— Comment ne suis-je pas morte ?

Elle s'arrêta, pour reprendre haleine, car elle était haletante. Ces souvenirs ainsi évoqués l'écrasèrent. Et d'une voix sourde, inintelligible, elle ajouta :

— Le père partit emportant le nouveau-né, et depuis ce jour-là, Marjolaine, je n'ai jamais revu le père, qui s'est noyé, et je devais passer vingt longues années sans revoir l'enfant.

— Quel terrible drame ! murmura Marjolaine.

Et tout à coup, ce mot lui revenant à l'esprit :

— Noyé ? dit-elle. Où cela se passait-il ? Puis-je le savoir ?

— Pourquoi vous le cacherais-je ? Nous habitons alors un château, Malpalu, situé pas très loin de la Loire et sur la bordure de la forêt de Russy.

— La forêt de Russy ! dit Marjolaine, debout, blême.

— Qu'avez-vous, mon enfant ?

—Rien, madame, rien.

—Vous tremblez, des frissons parcourent vos mains. Vous avez froid. Voulez-vous que nous rentrions ?

—Non, madame, non, je vous assure, ne faites pas attention. Je suis très bien.

Et elle répétait mentalement.

—Le père noyé... La forêt de Russy ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Que vais-je apprendre ?

Et ne résistant pas plus longtemps à son ardente curiosité :

—La forêt de Russy ? dit-elle. Est-ce qu'il n'y a pas aussi un autre nom ?

—La forêt de Boulogne.

Le cœur de Marjolaine palpait :

—Et ces forêts entourent le château de Chambord ?

—Oui. Vous connaissez ce pays, mon enfant ?

—Nous y sommes passés souvent, avec mon père, dit-elle. Et vous disiez tout à l'heure que le... le père de votre enfant s'était noyé ? Dans la Loire, sans doute ?

—Non, la forêt est traversée par une petite rivière, inoffensive presque toujours, mais qui se gonfle parfois sous les pluies, les neiges fondues, ou même en été par les orages.

—Je me souviens, le Cosson ?

—C'est dans le Cosson que Julien s'est noyé.

—Et l'enfant ? madame, l'enfant ? interrogeait Marjolaine au comble de l'émotion.

—Je ne sais ce qu'il est devenu, ou plutôt, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, je l'ai ignoré pendant vingt ans. Et j'arrive tout de suite au moment le plus douloureux de ma vie, aux angoisses mortelles que je traverse.

—Parlez, madame parlez.

Et Marjolaine qui avait pris les mains de la comtesse les étreignait de toutes ses forces. Elle avait peine à se contenir, la douce et gentille fillette. Mille questions se pressaient sur ses lèvres. Mais elle n'osait encore les poser, elle voulait attendre. Est-ce donc qu'elle allait retrouver la mère de Jacques ? Oui, n'était ce pas une preuve que ce seul détail de la mort du père, noyé dans le Cosson ?

—Le secret de la naissance de mon enfant n'était connu que de ma tante, qui mourut quelque temps après, et de mon frère Antoine, dont vous avez appris dernièrement la fin tragique. Une autre personne, pourtant, avait surpris ce secret. C'était l'intendant de mon père. Vous le connaissez, c'était Patoche ! Cet homme était fourbe et lâche, sorte d'espion à la solde de mon frère et chargé de lui rendre compte de ce qui se passait au château. Par Patoche ainsi que je vous l'ai dit, mon frère avait été prévenu. C'est donc Patoche qui est cause de tous les drames qui ont accompagné la naissance de mon enfant. Aussi, cet homme, je le haïssais de toutes mes forces, jamais je ne lui avais pardonné, je ne lui pardonnerai jamais. Des mois se passèrent, ma chère Marjolaine ; je fus forcée par mon frère, dont les menaces m'épouvantaient, d'épouser M. de Cheverny, qui ignorait toujours mon premier mariage. Pendant vingt ans, ce fut un grand calme dans ma vie. J'avais presque oublié Patoche et je croyais aussi que Patoche m'avait oubliée. Jamais il ne m'avait donné de ses nouvelles, j'espérais même qu'il était mort, car la seule pensée de cet homme troublait mon existence. Hélas ! il reparut, il y a quelques semaines pour me perdre.

—Pour vous perdre ?

—Oui. Il vint se rappeler à mon souvenir tout d'abord, insolent et goguenard, comme il était autrefois, avec, en plus, les flétrissures de tous les vices dont il n'avait jadis que les germes, mais que vingt ans de Paris avaient développés. Il fut doux, patelin, insinuant.

—Que venait-il faire ?

—Me dire que le hasard l'avait jeté sur la trace de mon enfant, de mon enfant perdu, comprenez-vous, Marjolaine, de l'enfant que j'ai tant pleuré et que j'aime peut-être d'autant plus qu'il a été la cause première de tous mes malheurs.

Marjolaine, de plus en plus tremblante et d'une voix qu'étrangle une émotion indéfinissable :

—Ah ! Patoche a retrouvé votre enfant ?

—Oui.

—Il vous l'a ramené ?

—Il me l'a ramené.

—Vous le connaissez ? Vous l'avez vu ? Vous l'aimez ?

—Oui, oui, disait la mère. Est-ce que je l'aime, pourtant ? fit-elle après une pause. Parfois je doute. J'ai peur de mon cœur.

Et Marjolaine, insistant avec une persistance singulière :

—Et vous êtes bien certaine, n'est-ce pas, qu'on ne vous a pas trompée ? que ce n'est pas une lâche et sacrilège intrigue que cet homme a formée contre vous ?

—Il m'a donné des preuves !

—Est ce que vous voudriez me dire lesquelles ?

—Mon fils m'a raconté comment il avait été recueilli dans la forêt de Russy, en décembre 1859, juste la date, emporté par un charbonnier, élevé par lui.

—Mais ces détails, Patoche les connaissait. Qui vous dit que ce n'est pas lui qui les a communiqués à ce jeune homme.

—J'ai d'autres preuves !

—Ah ! fit Marjolaine, frappée au cœur, d'autres preuves ?

—Ce récit a été fait par le père adoptif de mon fils, à son lit de mort, devant le maire du village où mon fils a été élevé. Le maire a reçu la déclaration et l'a contresignée.

—Vous êtes certaine de tout cela ?

—Oui.

—Le charbonnier est mort. On ne peut plus l'interroger, mais avez-vous écrit du moins à ce maire de village, afin qu'il vous confirme ces détails si importants pour vous.

—Cet homme est mort également.

—Ah ! Tant pis. Tant pis !

—A quoi pensez-vous, mon enfant ?

—Et sous quel nom votre fils s'est-il présenté à vous, madame ?

—Pierre Gironde !

—Je m'en doutais !

Et après un silence :

—De telle sorte que les preuves dont vous me parlez se résument à ceci : d'une part l'affirmation de Patoche...

—Et aussi les explications données par mon fils.

—C'est la même chose, et d'autre part certaines pièces relatant la découverte de l'enfant dans la forêt de Russy.

—Oui.

—Et ce n'est pas tout ?

—N'est-ce pas suffisant, Marjolaine ? Qui aurait pu inventer cette histoire ? Pierre Gironde ne la connaissait pas. Et les détails qu'il m'a donnés se rapportent absolument à ceux que je connais.

—C'est possible, c'est possible, disait Marjolaine, perplexe et, malgré la conviction qui se formait en son esprit, un peu inquiète.

—On dirait que vous avez une arrière-pensée ?

—Peut-être.

Je suis franche avec vous, ne viens-je pas de prouver mon absolue confiance ? n'ai-je pas droit, ma chère enfant, à un peu de réciprocité de votre part ?

—Certes, mais ce que je voulais dire est si délicat !

—Parlez !

—En quelle estime avez-vous Patoche ?

—Ah ! dit la comtesse, les mains sur les yeux et dans un sombre désespoir, ne vous l'ai-je pas dit ? Celui là me perdra ! J'en suis sûre. Il n'a ni cœur, ni pitié ! C'est un misérable qui abuse de ma faiblesse.

—Eh bien, madame, je me défierais des amis de Patoche, et si je ne me trompe, M. Pierre Gironde est de ces amis-là.

—Le hasard seul a fait cette amitié, Marjolaine.

Elle avait dit cela avec vivacité. Ne se sentait-elle pas obligée de défendre celui qu'elle croyait son fils ? Marjolaine ne pouvait discuter avec l'affection de la mère. Elle le comprit. Elle s'en abstint. Mais elle répondait déjà, à cet instant, à l'interrogation que depuis quelques jours Bernard se posait dans son cœur : de Jacques et de Gironde, quel était l'imposteur ? Et elle savait bien, elle, que ce n'était pas Jacques !

—Madame, dit-elle, en quoi vous croyez-vous en danger ? En quoi êtes-vous menacée par ce Pa-

toche ? Vous ne me l'avez pas dit encore et si je puis vous être utile.

—Tout ce que je vous ai raconté, mon amie, était utile pour vous faire comprendre le reste. Patoche a abusé étrangement, depuis quelques semaines, du secret qui m'épouvante. Ce n'a été de sa part que demandes incessantes... d'argent.

—Ah ! fit Marjolaine avec dégoût je l'avais deviné aussi.

—Tout d'abord et sous prétexte de relancer sa maison, il m'a demandé cinquante mille francs, sous forme de prêt, disait-il. Mais bientôt, il perdit toute tenue. Il exigea, ordonna, purement et simplement. Et je n'eus qu'à obéir. Et à chaque fois ses exigences augmentaient. Ce ne fut plus cinquante, ce fut cent mille francs qu'il lui fallut. J'empruntai, je demandai à mon mari, je mentis, je jouai la comédie de coquetteries et de dettes imaginaires. Je vendis mes diamants, mes bijoux. Jusqu'aujourd'hui j'ai pu le satisfaire et combler le gouffre que ses exigences ouvraient sans cesse devant moi. Hélas ! il me demande pour demain deux cent mille francs ! Et il menace ! Et il est sans pitié ! Je suis perdue, vous voyez bien. Si bien perdue que je n'ai même pas fait le moindre effort pour réunir cette somme. Mon mari seul pourrait me la donner. Mais cette fois il aurait le droit d'exiger de moi des explications. Et que lui dirais-je ! Avais-je raison aussi de traiter cet homme de misérable ?

—Comment faire ? Comment faire ?

—Ne cherchez pas allez, c'est inutile.

—Si j'avais cette somme, si je pouvais l'emprunter, je vous la remettrais avec bonheur, mais je ne jouis pas d'un crédit aussi important, et le petit capital qui fait marcher ma maison ne pourrait être réalisé avant longtemps.

—Je n'accepterais pas de vous, ma chérie, un pareil sacrifice. Du reste, Patoche est insatiable. Après ces deux cent mille francs il lui en faudra deux cent mille autres. Et toujours ainsi. A quoi bon attendre ? L'orage gronde. Je n'ai qu'à baisser la tête jusqu'à ce que la foudre tombe !

—Pauvre chère amie ! dit Marjolaine en lui embrassant les mains. Et M. Gironde connaît-il vos angoisses, vos terreurs ?

—Oh ! serait-ce possible !

—Pourquoi ne les lui confiez-vous pas.

—A quoi bon ?

—Je vais peut-être vous fâcher mais ne vous êtes-vous jamais demandé si, par hasard, ces sommes qui sortent de vos mains ne profitaient pas seulement à Patoche ?

—Marjolaine !

—Oui, je sais bien que je dis là quelque chose de monstrueux. Pourtant j'achèverai ma pensée. Croyez-vous que cet argent ne profite pas à M. Gironde ?

—Oh ! mon enfant, vous insultez ce jeune homme ?

—C'est qu'entre vous et lui, madame, je vois toujours la figure lâche et cruelle de son ami, peut-être de son complice !

—Mon Dieu, ma chère enfant, pourquoi mettre de pareils soupçons dans mon cœur ? Pourquoi y faire naître le doute ?

—Qui sait ! Pour vous sauver.

—Que voulez-vous dire ?

—Rien, rien encore, ne m'interrogez pas, je ne pourrais répondre, c'est moi plutôt qui devrais vous interroger ?

—Je vous répondrai, mon enfant, que voulez-vous savoir de moi ?

—M'avez-vous raconté tous les détails de l'abandon de l'enfant ?

—Je pense n'en avoir pas oublié.

—Vous n'avez donc fait aucune recherche pour retrouver votre fils ?

—Hélas ! Toutes mes recherches ont été infructueuses.

—Et personne ne vous a rien dit ?

—Rien.

—Et sur la mort du père, aucun détail ne vous est parvenu ?

—Aucun. On retrouva son corps, plusieurs jours après. Les médecins l'examinèrent. Il était mort brusquement de sa blessure rouverte. Il n'y avait pas eu de crime comme, un instant, je l'avais soupçonné.

—Et votre frère ?
—Mon frère avait laissé l'enfant dans la forêt. Ce fut son crime. Dieu l'en a rudement châtié.
—N'avez-vous jamais pensé que le meurtre pût se relier à l'histoire du passé ?

—Comment ?
—Je l'ignore. Le secret du passé n'était connu que de deux hommes, et M. de Pontalès, l'un puissant, influent, redoutable, l'autre, escroc, doué de tous les vices ; qui sait si l'un n'avait pas intérêt à faire disparaître l'autre ?

—Dans quel but ?
—Pour rester seul maître de ce secret ?
Marguerite ne répondit pas. Cette boue et ce sang remués l'effrayaient. Marjolaine continuait, cherchant la lumière dans ce chaos ténébreux, voulant former de plus en plus sa propre conviction, être certaine qu'elle ne se trompait pas et que ce fils que Marguerite croyait avoir retrouvé en Gironde, ce fils n'était autre que Jacques.

—M. Pierre Gironde était le secrétaire de M. Antoine de Pontalès ?
—Depuis un an.

—Vous ne trouvez pas un pareil hasard bien étrange ?
—C'est vrai ! dit la mère, dont la voix s'altérait. Qu'en concluez-vous ?

—Oh ! je ne veux rien conclure, maintenant, du moins. Dites moi, lorsque votre enfant fût abandonné, il n'y avait rien dans ses langes qui pût le faire reconnaître plus tard ?

—Non. Ma tante n'y mit rien. Nous ne pouvions prévoir qu'il allait être ainsi délaissé dans cette neige, en cette forêt.

—C'est vrai, murmura Marjolaine rêveuse, mais le père, lui, avait pu mettre là un objet quelconque. Était-il décoré ?

—Oui.
—La croix ?
—Oui. Et la médaille militaire.
—C'est bien cela, pensait Marjolaine. Voici une preuve, déjà.

Elle réfléchit. Que demander elle bien encore ? Elle ne voulait pas exciter l'inquiétude et la curiosité de la comtesse par trop de précision. Mais plusieurs questions lui brûlaient les lèvres. Doucement, comme indifférente, elle dit :

—Vous n'avez pas conservé quelque portrait du père de votre enfant ? Vous ne pourriez pas me montrer ce portrait ?

—Je n'ai rien. Il ne me reste rien de lui que le souvenir. Mais ses traits sont gravés profondément dans mon cœur et je le revois comme si, hier encore nous nous étions promenés, ainsi qu'autrefois, dans les grandes avenues de la forêt de Russy.

—Rappelez vos souvenirs, dit Marjolaine, consultez votre cœur et faites moi son portrait.

Elle lui dit comment était Julien Rémondet. Et tout à coup s'interrompant elle resta silencieuse. Marjolaine s'inquiéta :

—Je vous fais de la peine en vous interrogeant ainsi

—Non, mais j'ai pensé que je n'avais besoin de vous faire aucun portrait de Julien.

—Pourquoi ?
—Julien, vous le connaissez presque et le hasard a vraiment des rapprochements douloureux.

—Je ne comprends pas.
—Mon grand chagrin, lorsque Patoche m'a amené mon fils, ce fut de ne découvrir, dans la physionomie de celui-ci, rien qui me rappelât le visage aimé de Julien, rien ni les yeux, ni ce je ne sais quoi qui du père ou de la mère passe à l'enfant et que trahit un regard, un geste souvent. Pierre est beau, élégant, distingué, mais il a le teint chaud des hommes du Midi, que ses traits rappellent. Et comme si Dieu avait voulu quand même faire revivre auprès de moi celui que j'avais tant aimé, c'est en Jacques, Marjolaine, en votre frère, que je retrouve le portrait du père de mon enfant !

—En Jacques ?
Et la jeune fille, interdite, a failli se trahir. Comment douterait elle encore, maintenant ? Mais elle a hâte de savoir, d'apprendre encore :

—Ainsi, dit elle d'une voix haletante, Jacques ?
Jacques ?

—J'ai été bien profondément émue la première fois que je le vis. C'était, vous vous en souvenez, rue Ampère, quelques jours après le retour de mon

mari du Tonquin, en apercevant Jacques je me suis rappelé Julien, alors qu'il revenait passer chez son père quelques jours de congé. Julien s'était engagé, comme votre frère. Il était pauvre, mais fier, brave, laborieux. Il avait voulu devenir officier, comme Jacques en a lui-même l'ambition, et il y était parvenu, de même que Jacques y parviendra. Mais cette fut pas seulement cette conformité de carrières qui éveilla mes souvenirs. Il y avait vraiment une ressemblance singulière entre Jacques et Julien. C'est la même taille, la même façon de porter la tête. C'est presque la même physionomie. Quand je pense à Julien, c'est surtout en ces jours de tristesse et d'épouvante qui ont précédé sa fin tragique, et Jacques justement, ne ressemble jamais plus à Julien que lorsqu'il est triste. Et depuis quelque temps, c'est la tristesse qui le mine, le pauvre enfant ! N'avais-je pas raison de vous dire, Marjolaine, que le hasard est cruel parfois, puisqu'il donne la ressemblance d'un être qui m'est cher à ce jeune homme que j'aime, mais qui n'est qu'un étranger pour moi, tandis que l'autre ne fait renaître en mon esprit rien des traits de son père !

Marjolaine, violemment émue, tremblante, avait envie de crier à cette pauvre mère qui se trompait :
—Mais va donc où ton cœur te mène ! Gironde est un fourbe. C'est Jacques qui est ton fils !

Mais elle n'osait encore.
Plusieurs détails restaient bien dans son souvenir, mais elle les gardait en réserve, ceux-là, pour le jour où il lui faudrait prouver que Jacques, selon toute apparence, et c'était plus que des apparences, car Marjolaine ne doutait plus qu'il était le fils de Marguerite.

Ces détails, nos lecteurs n'en ont pas perdu le souvenir. Il y avait ce duel, d'abord entrevu par Marjolaine à travers les broussailles derrière lesquelles elle se dérobait. Il y avait cette fourrure que le père Routard avait dédaignée. Il y avait ce pistolet qu'il avait ramassé, au contraire avec soin, et gardé précieusement. Ce pistolet manié par Bernard dans la chambre de Jacques et qui portait sur sa crosse, sous la couronne comtale, les initiales de l'un des Pontalès et la devise de la maison : "Toujours droit."

Jadis, quand le hasard de sa cueillette de bois mort avait conduit la petite Marjolaine en ce coin de la forêt où allait se passer ce dramatique événement, l'enfant, trop loin des deux acteurs du drame, n'avait fait que voir, sans entendre les paroles. Le bruit des voix était arrivé jusqu'à elle, mais indistinct, et elle n'avait remarqué ni les injures de Pontalès à Rémondet, ni ses reproches. Elle n'avait pas entendu leurs noms. Malgré son jeune âge, elle s'en serait peut-être souvenue. Elle aurait tout répété à Routard. Mais elle avait été si effrayée par ces choses qui passaient devant elle et auxquelles elle ne comprenait rien, que maintenant qu'elle y songeait et qu'elle essayait de se rappeler, les souvenirs lui revenaient confus et brouillés.

Voilà à quoi elle pensait pendant que la comtesse lui racontait combien Jacques ressemblait à Julien, passant ainsi, la pauvre femme, à côté de son bonheur, sans le voir. Et quand la comtesse eut fini, Marjolaine rêvait encore. Marguerite lui demanda :

—Je vous ai ouvert mon cœur. Vous connaissez ma vie, mon secret tout entier. Quel conseil me donnez-vous, ma chère Marjolaine ?

—Je ne puis vous en donner qu'un seul, mon amie. Puisque vous êtes convaincue que M. Gironde n'est pas complice de toutes ces demandes d'argent, il faut qu'il assiste, demain, à votre entretien avec Patoche. Seul, il est capable de vous défendre contre cet homme.

—Mais s'il lui arrivait malheur ?
—Ne craignez pas cela, madame. Patoche, il vous l'a prouvé, n'est brave qu'avec les femmes.

La comtesse réfléchit longuement.
—Je suivrai votre conseil, dit-elle. Si Pierre n'ignore rien des honteuses menées de Patoche, c'est qu'il est coupable, lui aussi. Alors, que croire ? s'il les ignore, au contraire, si je les lui dévoile, il trouvera sans doute le moyen d'empêcher leur retour à l'avenir.

IV

Les deux femmes rentrèrent au château des Aulnaies. Chose étrange, la comtesse était plus calme. Il lui semblait qu'elle venait de trouver un secours, une protection efficace, contre les tentatives de Patoche. Qu'était-ce pourtant que la petite Marjolaine ? Une modiste, bien humble, n'ayant que son cœur, son intelligence, son amour. Mais Marguerite ne réfléchissait pas à tout cela. Le redoutable secret de son premier mariage l'é-touffait. Elle venait de le confier à une amie, ce secret. Et il lui était désormais, sans qu'elle sût pourquoi, plus facile de le supporter.

La nuit, cette nuit, qui suivit la confiance, fut donc meilleure et plus reposante pour elle que pour Marjolaine. Celle-ci ne dormit guère. La foudroyante révélation de la naissance de Jacques était bien faite pour la tenir éveillée. Elle y songea toute la nuit. En son esprit, elle repassa une à une toutes les paroles de la comtesse. Elle en arrivait presque à vouloir se prouver qu'elle s'était trompée, qu'elle avait mal entendu, mal compris. Mais cela n'était pas possible : tous ces détails ne pouvaient concerner qu'un seul homme, et cet homme, c'était Jacques. L'autre, ce Gironde, n'était qu'un fourbe, un intrigant. Déjà Bernard s'était fait de son côté la même réflexion. Chez Bernard, cette réflexion avait été suivie d'une grande joie, car il aimait Jacques depuis longtemps comme un frère. Mais chez Marjolaine, la joie très profonde ne fut pas sans être mêlée d'un peu de tristesse.

Qu'allait devenir Jacques, dès qu'il connaîtrait le secret de sa naissance ? Car elle lui dirait ce secret sans plus tarder. Qu'allait-il devenir quand elle aurait appris, prouvé à la comtesse que son cœur faisait fausse route ? Elle tremblait la gentille Marjolaine. Elle tremblait qu'on ne lui prit son Jacques aimé, autour duquel avaient gravité les pensées de toute sa vie, Jacques, son fiancé, son fils, son frère. Voilà pourquoi elle était si triste. Mais comme elle était bonne aussi, la tristesse fit bientôt place chez elle à une pensée plus douce et plus réconfortante :

—Lui, qui, sans avoir même l'espérance de jamais connaître sa mère, l'adorait, cette mère, depuis son plus jeune âge, quelle va être sa joie ! quels transports ! que de tendresses !

Et, pendant cette nuit qui fut bien longue, elle compta toutes les demies et toutes les heures qui la rapprochaient de l'aurore, parce qu'elle savait que ce jour-là, qui allait poindre, verrait le 145e de ligne dans les environs des Aulnaies.

Patoche venait d'arriver à Borange. Il s'était installé dans une auberge, s'était informé si Mme de Chevigny était bien réelement au château des Aulnaies. On lui répondit qu'elle y était arrivée depuis quelques jours. Alors, il écrivit aussitôt à la comtesse le petit mot suivant :

—Madame, je suis surpris de vous, mais prudent comme toujours et ne songeant qu'à vous, j'attendrai, pour me présenter, votre jour et votre heure."

Il ne mit pas la lettre à la poste, il la fit porter par un paysan qui lui rapporta la réponse suivante :

—Monsieur, je vous attendrai ce soir, vers neuf heures, dans le pavillon isolé qui est à l'aile gauche du château."

A la réception de ce mot, Patoche se frotta vigoureusement les mains. Il se croyait sûr du succès. Du moment que la comtesse, en effet, lui indiquait si facilement ce rendez-vous, c'est qu'elle était en mesure de lui donner les 200,000 francs qu'il avait exigés d'elle. Il déjeuna donc, à l'auberge, d'un fort bon appétit et fit même tant d'honneur à un petit vin clair de la Moselle qu'il n'était plus très solide sur ses jambes lorsqu'il se leva de table et alluma un cigare.

—Qu'est-ce qu'il y a à voir dans votre pays, monsieur ? demanda-t-il à l'aubergiste.

—Si vous avez quelques heures devant vous, monsieur, vous pouvez vous distraire en allant voir manœuvrer les troupes dans la campagne et sur les côtes.

On entendit à ce moment la musique d'un régiment qui entraînait dans Borange.

—Et tenez, monsieur, voici les soldats qui passent.

Patoche se mit sur le pas de la porte, s'accota contre le mur.

—Dites donc, l'homme, fit-il à l'aubergiste, votre vin me tape dans la cervelle et je ne vois plus très clair.

—Oh ! monsieur, c'est bien de l'honneur pour notre claret.

—Dites moi donc quel est le numéro du régiment qui défile.

—Le 145e, monsieur, qui tient garnison à Nancy.

—Tiens ! tiens ! murmura Patoche.

Cela n'allait-il pas déranger ses plans, retarder son rendez-vous ? Il le craignait, car si le 145e campait aux environs, il était certain que le colonel irait passer la nuit avec son fils Bernard aux Aulnaies. Cette idée le dégrisa. Il attendit le soir avec une certaine anxiété. Mais ne voyant aucun contre-ordre arriver du château, il se tranquillisa.

—Va donc pour ce soir neuf heures, se dit-il.

Et il s'en alla rôder autour des soldats qui emplissaient Borange. C'était de la cavalerie. Le 145e avait seulement traversé le village pour aller prendre position sur les coteaux et dans la plaine des Aulnaies. Ce fut vers les Aulnaies qu'il se dirigea.

Mme de Cheverny avait bientôt appris l'arrivée du régiment dans lequel se trouvaient son mari, son fils et Gironde. Nous avons dit que sa confiance à Marjolaine lui avait redonné du courage. Elle était encore, le lendemain, dans les mêmes dispositions d'esprit. La lettre de Patoche ne l'avait pas émue. Elle s'y attendait. Se sentant au bord de l'abîme, dans l'impossibilité de reculer, elle s'abandonnait en fermant les yeux.

—Si je dois me perdre, se disait elle, alors que ce soit tout de suite.

Et se rappelant le conseil que lui avait donné Marjolaine, la promesse qu'elle avait faite à la jeune fille, elle écrivit à Pierre Gironde de se trouver au pavillon à l'heure qu'elle avait indiquée à Patoche. Les soupçons jetés dans son cœur par Marjolaine germaient en dépit de ses efforts. Et une voix, lointaine encore, grondait, montait en elle, qui lui disait :

—Prends garde ! Tu es la victime d'une comédie infâme ! Prends garde !

Dès que Marjolaine avait appris que le régiment de son frère était près du château, elle avait été prise de fièvre. Elle allait et venait, dans le château et le jardin, ne tenant plus en place.

—Jacques ne viendra pas, se disait elle. Peut-être ne pourra-t-il s'absenter. C'est à moi d'aller le trouver.

Elle ne résistait pas au désir d'aller le chercher, parmi tous ces soldats, de le prendre à part, et de lui tout dire. Elle s'était renseigné sur l'emplacement du 145e. D'une fenêtre des Aulnaies, qui donnait sur la plaine, elle vit se déployer, s'allonger, se replier se masser, se détendre dans la campagne, machine vivante admirablement montée. Et quand les bataillons se rapprochaient, parfois arrivait jusqu'à elle un faible bruit de détonations, celles-ci pareilles à des coups de fouet, aux vibrations très sèches. Vers cinq heures, elle n'y tint plus. Elle sortit après avoir prévenu la comtesse.

—Je vous comprends, dit Marguerite, allez, mon enfant ! Et si Jacques peut s'absenter et venir au château, dites-lui que je serai heureuse de l'embrasser.

Le 145e devait camper en plein air, cette nuit-là. Tous les villages, toutes les maisons de campagne, toutes les fermes étaient occupés par des troupes de toutes armes. Les faisceaux étaient formés dans la plaine ; les soldats avaient déposé leurs sacs ; les officiers leurs sacoches. Il y avait sur cet emplacement un brouhaha de cris, de rires, d'appels, d'interjections. Des hommes allaient et venaient, se hâtant, revenant des corvées, y allant, chargés de toute sorte de fardeaux. Des feux s'allumaient, les cuisiniers rôdaient autour des popotes et des officiers fumaient leur pipe, en causant. Des soldats dévisagèrent curieusement Marjolaine. Elle s'informa auprès d'un caporal qui passait, conduisant une corvée à l'eau. C'était Martin, dit Fichella-Guigne.

—Caporal, je voudrais parler au sergent Jacques. Je ne veux pas entrer dans le camp.

Le caporal interpella un soldat :

—Va donc chercher le sergent, toi, dit-il.

Marjolaine était du reste tombée sur le bataillon de Jacques, sa compagnie était là, près d'elle, à quelques pas. Nos amis de la chambrée, Belhomme, Poplard et les autres chantaient à tue tête, pendant que deux voix vigoureuses se lançaient un monotone et retentissant appel :

—Hé ! Simon !

—Hé ! Foureau !

Jacques accourut auprès de sa sœur, la prit dans ses bras, l'embrassa, puis l'entraîna un peu plus loin.

—Tu as quelques minutes à toi ? demanda t elle.

—Oui, un quart d'heure, à peu près, ensuite je serai pris pendant une heure ou deux. Après quoi, la soirée libre.

—Tant mieux. J'ai tant de choses à te dire.

—Quoi donc ? C'est vrai, tu es tout émue !

—Tu le seras bien autrement que moi tout à l'heure.

—Tu m'intrigues.

Et tout de suite pensant à ce qui lui tenait le plus au cœur, à ce déshonneur immérité qui pesait sur lui :

—Aurait-on découvert que je suis innocent ? C'est le plus grand bonheur qui puisse m'arriver ! Est-ce cela que tu viens m'apprendre ? Oh ! alors, parle, Marjolaine, parle vite. Tu as donc reçu des nouvelles de l'oncle César ?

—Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et pourtant je suis certaine de te rendre heureux, cette réhabilitation dont tu parles, est-ce donc tout ce que tu désires ?

—Oui.

—Ah ! je croyais, moi, qu'en ton cœur restait toujours une suprême espérance !

—Marjolaine ! dit-il d'une voix altérée.

—Je croyais qu'au-dessus de tous les bonheurs tu mettais le bonheur de retrouver...

Elle ne dit pas le doux mot, mais Jacques devina et, avec un cri tout à la fois de surprise, d'effroi, de joie délirante :

—Ma mère !

—Oui, ta mère !

—Tu sais quelque chose.

—Je sais tout !

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, presque fou et les mains sur le front.

Et il prend Marjolaine dans ses bras de nouveau, et de nouveau il l'embrasse. Et c'est avec une émotion bien profonde qu'il dit :

—Tu ne te trompes pas ?

—Non.

—Ce n'est pas une fausse joie que tu vas me donner ? Prends garde. Vois combien je serais malheureux après, si tu étais obligée de venir me dire : "Frère, oublie mes paroles. J'ai été abusée par mon affection pour toi. Je voulais ton bonheur. Je me suis trompée !"

—Non, non, non, tu n'as pas cela à craindre.

—Mais il y a quelques jours, quand je t'ai quitté tu ne m'as rien dit.

—Je ne savais rien.

—Tu n'avais aucun doute ?

—Aucun.

—Et c'est ici, en cette campagne, en pleines manœuvres, que tu viens m'apprendre ?

—Que veux-tu, Jacques, je n'ai pas pu conserver mon secret plus longtemps.

—Parle, Marjolaine, parle, chère sœur aimée.

—Ta mère, tu la connais !

—Je la connais !

—Tu l'as vue.

—Souvent ?

—Oui, très souvent, en ces derniers temps. Et ton cœur est porté naturellement à l'aimer ; tu l'aimes déjà, comme déjà elle t'aime, bien qu'elle ignore encore que tu sois son fils.

—De qui donc veux-tu parler ?

Marjolaine souriant.

—Tu ne devines pas ? Quelle est la femme vers laquelle s'est élançée ton affection ? Qui aimes-tu le mieux, après moi ?

Il avait un nom sur les lèvres, mais il n'osait. Et comme si Marjolaine avait voulu lui verser le bonheur à petites doses :

—Et auprès de cette femme que tu aimes, tu

trouveras un frère et une sœur qui sont déjà frère et sœur pour toi, par leur affection.

Il serra les mains de la jeune fille à les briser.

—Tu ne te joues pas de moi ?

—Dieu m'en garde, j'en serais vite punie.

—Tu veux parler de madame de Cheverny.

—Tu as bien de la peine à deviner.

—Elle ! ma mère !

—Oui. Contiens-toi un peu, si c'est possible.

Les soldats qui passent près de nous pourraient t'entendre, et j'aperçois justement là-bas Bernard, ton frère, Jacques, ton frère, qui nous fait des signes d'amitié.

—Ma mère ! ma sœur ! mon frère ! mon Dieu !

Et voilà qu'il regarde Marjolaine jusqu'au fond des yeux. Marjolaine se met à rire. Il a l'air si effaré, si épouvanté presque, qu'elle a compris la pensée qui vient de lui traverser la tête. Et elle y répond tout de suite, très bas :

—Je t'assure que je ne suis pas folle !

—Comment as-tu appris ce secret ? Parle. Je t'en prie, mais parle donc. On dirait que cela t'amuse de me faire attendre.

—Tu n'as pas oublié les détails, petites circonstances si importantes pour toi, qui ont accompagné ton abandon dans la forêt de Russy, et que je t'ai racontés l'autre jour ?

—Certes, jamais ils ne sortiront de ma mémoire.

—Eh bien, écoute. Mme de Cheverny m'a confié tout à l'heure le secret de sa jeunesse, secret douloureux ; le voici.

Et elle lui raconta la conversation qu'elle venait d'avoir avec la comtesse. Elle négligea, au début, tout ce qui avait rapport à Patoche et à Pierre Gironde. Ce fut à la fin, seulement, et quand elle eut tout révélé à Jacques, qu'elle lui raconta l'ignoble intrigue de Patoche. Elle le vit pâlir, à ce nom de Gironde. Et instinctivement, les yeux du sergent s'étaient dirigés vers les groupes d'officiers qui se promenaient, pas très loin. Gironde se trouvait parmi eux.

—Gironde ! murmura-t-il. Ah ! le misérable ! le misérable !

Marjolaine s'effraya.

—Prends garde, ami, sois prudent, n'oublie pas qu'il est ton supérieur. Quoiqu'il soit officier de réserve, il jouit, en ce moment, de toutes les prérogatives attachées à son grade. Prends bien garde, Jacques.

—Ne crains rien.

Mais la haine brillait dans son regard. Et il n'y avait pas seulement, dans ce regard, la haine du fils inconnu dont cet homme avait volé la place, auprès d'une pauvre femme abusée par des intriguants, il y avait aussi le mépris du soldat pour cet officier qui souillait son uniforme et déshonorait ses galons ! Mais des pensées plus douces lui vinrent. Sa mère ! son frère ! sa sœur ! tout ce monde qu'il aimait et qu'il allait chérir désormais bien davantage encore ! Son cœur se fondait à cette seule pensée qu'il connaissait sa mère, que sa vie aurait désormais un but. De grosses larmes lui vinrent aux yeux. Marjolaine aussi pleurait. Et ils avaient beau se détourner, s'éloigner du campement autant qu'ils le pouvaient, pour que personne ne vît leur émotion et ne surprit leurs larmes, sans cesse la fourmilière des soldats tournoyait autour d'eux. Une sonnerie aux sergents interrompit cet entretien.

—Il faut que je te quitte. Ah ! que c'est dommage. Tu ne m'as rien dit et j'ai tant de choses à te demander. Qui sait si je pourrai te revoir encore. Et quand ! Tâche de revenir au camp demain matin, de très bonne heure, avant notre départ. Je voudrais t'entendre me répéter ce que tu viens de me dire. Je suis si heureux, mais si troublé ? Tu me le promets !

—Oui.

—Ma mère ! j'ai retrouvé ma mère ! se disait-il, fou de joie.

La sonnerie venait de finir. Vivement, il lui dit, en l'embrassant :

—Surtout, une recommandation, bien grave, bien sérieuse.

—Laquelle ?

—Promets d'obéir.

—Je te le promets.



SIR RICHARD WALLACE

Sir Richard Wallace a succombé dans la nuit du 20 juillet en son château de Bagatelle.

Le grand philanthrope dont la mémoire restera chère à la population parisienne, qui lui doit de réels bienfaits, était âgé de soixante douze ans. Il était fils naturel du marquis d'Hertford, le frère de lord Seymour. Il vécut auprès de lui et lui prodigua les soins les plus dévoués. Lorsque le marquis mourut, en 1870, il lui légua environ soixante millions. Ce capital ne constituait qu'une portion de l'immense fortune dont il pouvait disposer. Elle consistait en biens situés en France et en Angleterre, et en collections artistiques qui faisaient la gloire de l'admirable résidence de Bagatelle.

Lors du siège de Paris, sir Richard Wallace inaugura la série de ses actes bienfaisants, en donnant 300,000 francs pour organiser une ambulance. Durant le bombardement, il ouvrit en faveur des familles obligées de fuir leur demeure, une souscription pour laquelle il donna 100,000 francs.

Après la guerre, il reçut la croix de commandeur de la Légion d'honneur, et la reine d'Angleterre lui conféra le titre de baronnet.

Son nom a toujours figuré dans toutes les listes de souscription, et jamais son inépuisable bienfaisance n'a été invoquée en vain.

Le don des fontaines qui portent son nom et que tous les Parisiens connaissent remonte à 1873. Un hôpital fut fondé par lui à Neuilly et porte son nom.

Sir Richard Wallace, qui était en outre un amateur d'art des plus distingués, fonda en 1873 un musée de peinture céramique, meubles, bijoux et armes, qui fit sensation à Londres.

Il était l'un des plus riches propriétaires du Royaume-Uni.

De son mariage avec la fille du général Castelnau, en 1839, sir Richard avait eu en 1842 un fils, M. Edmond Richard Wallace, qui fit la campagne de 1870, sous les ordres du général Vinoy ; devint capitaine de cuirassiers et donna sa démission après la répression de la Commune.

LE MARIAGE DE L'ARCHIDUCHESSÉ MARIE-VALÉRIE

Jeudi, le 31 juillet dernier, a été célébré le mariage de la seconde fille de l'empereur d'Autriche et de l'impératrice Elizabeth. Tandis que sa sœur aînée, l'archiduchesse Gizèle, a épousé le prince Léopold de Bavière, et a resserré ainsi les relations traditionnelles entre les cours de Munich et de Vienne, l'archiduchesse Valérie, l'enfant gâtée de l'impératrice, fait un mariage de pure inclination, où la politique n'a rien à voir, et épouse son cousin, l'archiduc François Salvator, de la branche de Toscane.

La cérémonie religieuse a eu lieu dans l'église paroissiale, en présence de trente-et-un archiducs, puis un déjeuner dinatoire a rassemblé la famille impériale au Casino, et à cinq heures les nouveaux mariés partirent pour leur voyage de noces.

La robe que l'archiduchesse Valérie portait pour monter à l'autel était des plus simples : toute en faille blanche, elle ne comporte ni broderies, ni autres ornements. La traîne, longue de quinze pieds, était portée par quatre pages.

Le portrait de la jeune princesse que nous donnons est le plus récent et le dernier qui ait été fait avant son mariage. Il la représente dans la robe qu'elle portait à Buda-Pesth le jour où, en présence du prince-primat de Hongrie et des hauts dignitaires de l'empire, la fille de l'empereur François-Joseph a solennellement renoncé à tous ses droits sur la couronne des Habsbourg.

L'archiduc François-Salvator, capitaine de dragons dans l'armée austro-hongroise, est âgé de

vingt-quatre ans. L'archiduchesse Marie-Valérie est plus jeune de deux ans.

FÊTES DU JUBILÉ ROYAL A BRUXELLES

De grandes fêtes en l'honneur du jubilé de S. M. Léopold II vient d'avoir lieu à Bruxelles. Les rues pavées, les drapeaux français flottant à toutes les fenêtres, mêlés aux drapeaux belges, offrent toutes parts un aspect des plus animés. Cette année la beauté des fêtes a été rehaussée par la célébration des fêtes jubilaires à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de royauté du roi et de la reine.

A cette occasion un *Te Deum* solennel a été chanté le 21 juillet dans l'église de Sainte-Gudule dont les murs avaient été recouverts de splendides tapisseries pour la circonstance. Le roi et la reine se tenaient sur un trône en face du trône épiscopal sur lequel avait pris place S. E. le cardinal de Malines, entouré de tous les prélats de Belgique. Dans la même journée, la famille royale s'est rendue sur la place de la Nation, où a eu lieu au son des musiques le défilé de tous les corps constitués. Une retraite aux flambeaux, composée de quinze cents soldats, a parcouru dans la soirée les rues entièrement illuminées.

Dans la journée du dimanche 20 juillet, un superbe cortège historique du XVII^e siècle avait défilé, en l'honneur du soixantième anniversaire de la proclamation de l'indépendance nationale. Ce cortège, organisé par des artistes distingués et par plusieurs sociétés de la ville de Bruxelles, offrait une physionomie des plus pittoresques, et évoquait le souvenir des luttes héroïques soutenues par le peuple de la Belgique pour la conquête des libertés qui lui sont acquises aujourd'hui.

UN DRAME ÉPOUVANTABLE

Un drame épouvantable et sans exemple peut-être vient de se dérouler au No 59, de la rue Avron, à Paris, dans les circonstances que nous allons rapporter :

Dans l'après-midi du 14 juillet, vers deux heures et demie, le concierge de cette maison alla prévenir M. Guillaud, commissaire de police du quartier de Charonne, qu'il n'avait pas vu descendre depuis dimanche dernier, du quatrième étage qu'elle habitait, toute une famille, la famille Hayem, composée du père, de la mère et de six enfants. Il ajouta qu'il craignait que ces gens-là ne se fussent donner la mort.

M. Guillaud, accompagné d'un inspecteur de police, se rend aussitôt au numéro 59 de la rue d'Avron. Il fait ouvrir la porte du logement que lui avait désigné le concierge et d'où une odeur putride s'échappait. Un horrible spectacle s'offrit alors à ses yeux. Sur un lit placé dans l'angle droit de la pièce gisait une femme tenant dans ses bras un enfant âgé d'un an et demi et déjà en putréfaction.

Sur des guenilles placées devant le lit, à terre, étaient étendus cinq enfants ; le père, qui avait du sang au bras, était couché en travers du corps de la fille aînée, Bertha.

On répand aussitôt du phénol pour désinfecter la pièce. Le docteur Dupré, mandé en hâte, arrive promptement et veut prodiguer des soins à ces malheureux. Tandis qu'il examine les corps, la femme, qui tient dans ses bras un enfant, se dresse tout à coup sur son séant, promène autour d'elle des regards égarés et d'une voix faible : " Je me croyais morte. "

On s'empresse autour d'elle, et tandis qu'on lui donne les premiers soins, elle répond par quelques mots entrecoupés aux questions du commissaire de police : " Misère... pas de travail... suicidés... " Sans pousser plus loin l'interrogation, M. Guillaud fait transporter aussitôt la malheureuse à l'hôpital Tenon, où elle est admise d'urgence et placée dans la salle Béhier.

Heureusement la femme Hayem, ayant repris ses sens, a pu raconter le drame par lambeaux de phrases et donner les renseignements suivants :

Hayem, âgé de quarante-deux ans, se maria en 1872, au Mexique, avec Marie Dauring. Il était

dessinateur. Les affaires des nouveaux mariés prospèrent tout d'abord ; mais, le mari étant tombé malade, la gêne ne tarda pas à se faire sentir. Au commencement de l'année dernière, Hayem vint en France avec sa femme et cinq enfants qu'il avait eus de son union avec Marie Dauring. Grâce à l'Exposition, il put trouver du travail et faire vivre sa famille. Un sixième lui survint alors.

L'Exposition terminée, le travail manqua et les embarras de Hayem recommencèrent. Il vendit peu à peu son mobilier, et il ne lui restait plus guère ces jours derniers que le lit et les matelas sur lesquels il est mort avec les siens.

Le 13 juillet, au matin, il n'avait plus de pain ; les fournisseurs lui refusaient tout crédit.

Il avertit alors sa famille qu'il ne pouvait plus la nourrir et qu'il allait se donner la mort. Sa femme déc'ara aussitôt qu'elle mourrait avec lui. Les enfants exprimèrent le même vœu. Hayem chargea sa fille aînée d'aller chercher le boisseau de charbon qui était nécessaire pour amener l'asphyxie ; elle l'obtint à crédit.

Dans l'après-midi du 13, tous sortirent pour ne rentrer qu'à neuf heures du soir. Hayem alla chez un marchand de vin, but deux verres de cognac et dit : " Je payerai demain. " Puis, il remonta chez lui et déclara encore une fois à sa famille l'intention où il était de se suicider. Sa femme et ses enfants consentirent à mourir avec lui. Ils disposèrent tout pour l'horrible sacrifice. Une prière fut dite en commun, puis, à onze heures, ils se couchèrent, le père, la mère et le plus jeune enfant dans le lit, les cinq autres enfants par terre, sur un amas de guenilles.

A quatre heures du matin, Hayem se leva et alluma le réchaud qui avait été disposé le soir au milieu de la chambre, puis il se recoucha. Une demi-heure après, l'une des filles, Hélène, poussa un cri. Son père se souleva et se pencha au bord du lit, mais, affaibli déjà par l'absorption de l'acide carbonique, il tomba à terre, recouvrant le corps de sa fille. C'est dans cette chute qu'il s'est blessé au bras. " Depuis ce moment, a ajouté la femme Hayem, j'ai perdu connaissance et n'ai plus éprouvé aucune sensation. "

Les médecins ne désespèrent pas de la sauver. Elle possède toute sa lucidité, comme on a pu le voir par le récit circonstancié qu'elle a fait.

Voici maintenant le nom et l'âge des victimes : Hayem, âgé de quarante-deux ; Bertha, quinze ans ; Hélène, treize ans ; Raoul, douze ans ; Léon, neuf ans et demi, nés au Mexique ; Albert, six ans, né à la Nouvelle-Orléans ; Paul, d'un an et demi, né à Paris.

Tous les corps étaient complètement décomposés et il a fallu les mettre en bière sur-le-champ. Il est superflu d'ajouter que ce drame a causé une vive émotion dans le quartier de Charonne.

Les docteurs expliquent que la femme Hayem ait survécu par ce fait qu'elle a dû tomber dans un état cataleptique pendant lequel les fonctions respiratoires ont été suspendues.

ATTENTION

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Compagnie de la Loterie de la Louisiane, qui d'après la décision de la Cour Supérieure des Etats-Unis, est un contrat que l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet état, n'expire que le premier janvier 1895. La législature de la Louisiane qui a été prorogée le 10 juillet cette année, a ordonné qu'en 1892 on soumettra au vote populaire un amendement à la constitution destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

UN CENTENAIRE.—Le premier brevet d'invention délivré aux Etats-Unis date du 10 avril 1790. En cent ans il en a été octroyé 425,395, soit une moyenne de 4,254 par an.

MINE PROFONDE.—La mine de charbon la plus profonde qui existe est celle de St-André du Poirier, en France, dont la production annuelle est de 600,000 tonnes de combustible. La mine a deux puits dont l'un a 2,952 pieds de profondeur, et l'autre 4,000 pieds. A cette profondeur, la température de l'atmosphère de la mine s'élève rarement à plus de 22 degrés centigrades ou 75 Fahrenheit.

VARIÉTÉS

En cour d'assises :
Une femme est accusée d'avoir voulu empoisonner son mari avec du phosphore. Celui-ci, soigné à temps, a échappé à la mort ; et assiste à l'audience.

—Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? demande le président à l'accusée.

—Je demande qu'on fasse l'autopsie.

Paul.—Dites-donc, cocher, êtes-vous libre ?

Baptiste.—Oui, oui, monsieur.

Paul.—Eh bien, vive la liberté !

La jeune femme, (boudant).—Tiens, Henri, il n'y a pas deux jours que nous sommes mariés, et tu commences déjà à me gronder.

Le mari.—Je sais bien, mais songe donc comme il y a longtemps que j'en attendais la chance.

Les enfants terribles.

Un monsieur se présente chez Mme X... Survient dans l'antichambre la petite fille, une gamine de sept ans, qui avec conviction :

—Tu sais, monsieur, maman ne veut pas te recevoir. Elle est occupée : elle fait une scène à papa.

AN DU SEIGNEUR 1919

La compagnie de la loterie de l'Etat de la Louisiane est directement une institution de la Louisiane. L'appréciation populaire des efforts de la compagnie pour avancer les intérêts de l'Etat est trop connue pour être contestée aujourd'hui. La législature de la Louisiane, avant d'ajourner, le 10 juillet, cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, aux élections de 1902, prolongeant la charte de la compagnie jusqu'à l'année 1919. Dans l'intervalle, la présente charte n'expire que le premier janvier 1895. Il ne sera pas mit le plus léger changement dans la ligne de conduite et les moyens d'opération de la compagnie, qui sous la direction des généraux Beauregard et Early sera caractérisée par le même esprit de justice et la même honnêteté en affaires qui ont fait du nom de la compagnie de loterie de l'Etat de la Louisiane un synonyme d'honnêteté par tout le monde.

—Nouvelle-Orléans (La) City Item, 5 août.

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par les mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

\$2.25

CHEMISES BLANCHES

Devant plissé, pour

\$1.25

— SIX POUR \$6.75 —

GUIMOND

15 ST-LAURENT

Chemises sur commande \$1.50



Unique voie ferrée donnant accès aux magnifiques Placés d'Été et aux Régions Forestières et Agricoles au Nord de Québec.

Magnifiques TERRES A BLE actuellement offertes en vente par le Gouvernement Provincial. Rails d'acier, Ponts en acier et en fer.

Trains Express direction Nord et Sud tous les jours. Taux réduits accordés aux sportsmen.

Voyez notre indicateur.

ALEX. HARDY,

Agent général du fret et des passagers.

J. G. SCOTT,

Secrétaire et Gérant.

A. HURTEAU & FRERES
MARCHANDS DE BOIS DE CIAGE
22, rue Sanguinet, Montréal
Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone 106
Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY H. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
122 rue St-Laurent.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital \$15,000,000
Fonds accumulés 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOTRE-DAME, MONTREAL
ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL



La Chevelure, c'est la Santé!

Le REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE est une lotion douce et rafraichissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire,
1538 ET 1540 RUE ST-CATHERINE, MONTREAL.

MAISONS RECOMMANDEES

NEW-YORK
Pension privée : Antoine Jungbluth
80, Clinton Place, près de la 5e Ave.

RIMOUSKI
Hôtel St-Laurent, A St-Laurent, Prop.

RIVIERE-DU-LOUP EN BAS
HOTEL TALBOT

FRASERVILLE HOTEL
JOS. DESLAURIERS, Propriétaire

TROIS-PISTOLES
HOTEL LA VIGNE

QUEBEC
Hotel du Lion d'Or, E.-G. BOULÉ & Cie. pr.
105, Grande Allée, Québec

Hôtel Albion, L. A. & J. E. DION, Prop.
29, rue du Palais

Magasin du Louvre, COTÉ & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

PENSION FRECHET
Rue Saint-Louis, vis-à-vis l'hôtel Saint-Louis

Librairie-Papeterie, Berté & Tourangeau
41, rue St-Joseph, St-Roch

CYR. DUQUEUT
Horloger, bijoutier, a transporté temporairement son établissement au No 16, rue St-Jean, vis-à-vis la Caisse d'Économie.

SOREL
HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop.

N.-D. DE LEVIS
ELZ. BROCHU, Photographe
Propriétaire de l'Huile Electrique Magicienne de C. BOURK, N.-D. de Lévis, P.Q.

STE-ANNE DE BEAUPRE
Post Office Hôtel : LAPOINTE & PARADIS
Propriétaires

TROIS-RIVIERES
N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Mérinos & Soutanes, etc.

HOTEL DUFRESNE
JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

MONTREAL
THE BRITISH CIGAR STORE
1574, rue Notre-Dame

RESTAURANT VICTOR
591, rue Lagachetière

CHAUSSURES
J. D. LATOUR & CIE., 1831, r. Ste-Catherin

HOTEL DU CANADA
A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese
MONTREAL
Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

HOTEL RICHELIEU
ISIDORE DUROCHER & CIE
MONTREAL
Cet Hôtel de première classe, si bien connu du public, vient de réouvrir ; ces entrées sont maintenant sur la rue Saint-Vincent, et il n'y aura plus de communications par la Place Jacques Cartier.

HOTEL RIENDEAU
58 & 60 PLACE JACQUES CARTIER
Montréal
Cet hôtel de première classe, qui était autrefois au No 64, rue Saint-Gabriel, vient d'être transporté au No 60, Place Jacques Cartier.
Prix très modérés, cuisine française.
J. RIENDEAU, Propriétaire.

ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT - JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Évaluateur de plancher Chambre 3-11

J. Alaire Chausse
Architecte
No 154, Rue St Catherine
Montréal
Téléphone Bell 6504

ANNONCE DE John Murphy & Cie

Lorsque nous annonçons des marchés vous pouvez être certains de les avoir.

Notre vente à bon marché continue toujours, personne ne devrait la manquer, vu que nous offrons quelques-uns des plus grands marchés qui aient jamais été offerts dans le commerce de marchandises sèches.

Département de manteaux
Nous donnons ci-dessous une liste de quelques-uns des nombreux marchés que vous pouvez obtenir dans notre département de manteaux par exemple :
Gilets de dames, \$4.00 pour \$1.75.
Fichus de dames, \$8.00 pour \$4.00.
Doimans de dames, \$16.00 pour \$8.00.
Usters de dames aussi bas que, \$1.85.
Chaque ligne à des prix pour écouler.
Manteaux de Paris, \$33 à \$38, pour \$15.
Manteaux de Pasis, \$40 à \$45, pour \$20.

Imperméables heptonettes
N'achetez que le véritable article "Heptonette," marqué sur chaque vêtement.
Nous vendons actuellement toutes les lignes à prix réduits. C'est le temps d'acheter des vêtements Heptonette, vu qu'il n'y a rien d'aussi convenable pour voyager aux prix réduits, ils sont certains d'être vendus rapidement.

Imperméables en caoutchouc
Imperméables en caoutchouc les plus nouveaux ; prix \$1.85 ; même qualité vendue ordinairement ailleurs à \$3.00.
Remarquez notre prix, \$1.85 seulement.
Grand lot de châles de fantaisie à moitié prix exactement.
Châles de 70c pour 35c. Châles de \$1.00 pour 50c. Châles de \$1.50 pour 75c.

JOHN MURPHY & CIE
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix

Demandez le Pond's Extract. Evitez les Imitations



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamails.

POUR
Tous les Maux
Hémorrhoides
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette
Intime
ET LA
Grippe

SERVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT

Il guérit les
Engelures
Enrouements
Rhumatismes
Maux d'Yeux
Hémorrhagies
Inflammations
Maux de Gorge
Préparé seulement par la
POND'S EXTRACT CO.
76 Fifth Avenue
New York

Colonne Carsley

FERMETURE A BONNE HEURE

Pendant le mois d'août nos magasins fermeront tous les jours à 5 1/2 P.M. excepté le Samedi, jour où nous fermons à 1 heure P.M.

L'an dernier nous avons inauguré un nouveau système de fermeture à bonne heure, savoir : Fermer notre établissement à 5 1/2 P.M. tous les jours et le samedi à 1 heure pendant le mois d'août. Cette expérience a eu un si grand succès et a été tellement appréciée et a paru un tel bienfait à nos employés, que nous sommes décidés de l'adopter encore cette année. Afin d'atteindre ce but, nous prions respectueusement nos pratiques de faire leurs achats avant 5 1/2 P.M. excepté le Samedi jour où nous fermons à 1 heure P.M.

S. CARSLY.

La grande vente de coupons commence tous les matins

S. CARSLY.

Coupons d'étoffes à robes
Coupons d'étoffes à robes

De 1 1/2 à 5 verges
De 1 1/2 à 5 verges

De 5 à 8 verges
De 5 à 8 verges

De 12 à 16 verges
De 12 à 16 verges

S. CARSLY.

Coupons d'étoffes à Robes
Coupons d'étoffes à Robes

S. CARSLY.

Grande vente de coupons
Grande vente de coupons
Grande vente de coupons

S. CARSLY.

Venez chez S. Carsley
Venez chez S. Carsley

A la grande vente de coupons
A la grande vente de coupons

Pour épargner votre argent
Pour épargner votre argent

En profitant
En profitant

D'une chance inouïe
D'une chance inouïe

S. CARSLY.

Demandez des coupons
Demandez des coupons

S. CARSLY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOLEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages

EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889. \$2,025,192.59
Sécurités pour les assurés. 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

27695



Si vous vous apercevez que vos forces diminuent, faites usage du

Du Johnston's Fluid Beef

DEMENAGEMENT !

Nous avons l'honneur d'annoncer à nos pratiques et au public en général qu'à cause de la démolition de notre magasin, pour l'élargissement de la rue Notre-Dame, nous avons transporté notre stock au No 2092, rue Notre-Dame, plus haut que le carré Chaiboillez. Nous avons fait d'énormes réductions sur toutes nos marchandises, et nous invitons le public à en profiter.

Grand choix de Hardes Faites pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants. Chemises, Collets, Cols, Corps et Caleçons, Chapeaux, etc., etc. Une visite est sollicitée.

DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais

HONNEUR AUX REMEDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST GARANTI DE GUERIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE

ARRAPAO GUS OU GUS

DE BAUME DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER, POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMEDES BIEN CONNU.

<p>\$5.000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MEDECINES PATENTÉES VENDUES PAR TOUS PHARMACIENS ET EPICIERS RESPECTABLES. DÉPOT CHEZ</p>	<p>MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.</p>	<p>N'OUBLIEZ PAS DE DEMANDER LES PETITES PILULES POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC. 12 PILULES LA DOSE</p>	<p>DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER</p>
--	--	---	---

LYMAN, FILS & CIE 429, RUE CRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS
PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons tous les jours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Fie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

Bâtiments des Sciences

MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quel que temps en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception de prix (25 cents). ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.

Attraction sans précédent

Au-delà d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, Le.

En Renommée durant Vingt Ans, par l'intégrité de ses tirages et le paiement exact de ses prix

Attesté comme suit :

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. ...
J. A. Early

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,

MARDI, 9 SEPTEMBRE 1890

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS à \$ 20 chaque. Moitié, \$ 10
Quart, \$ 5. Dixième, \$ 2. Vintième, \$ 1

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.	20,000
4 PRIX DE 5,000 sont.	20,000
25 PRIX DE 1,000 sont.	25,000
100 PRIX DE 500 sont.	50,000
200 PRIX DE 300 sont.	60,000
500 PRIX DE 200 sont.	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$ 500 sont.	50,000
100 PRIX DE 300 sont.	30,000
100 PRIX DE 200 sont.	20,000

PRIX TERMINAN

999 PRIX DE \$100 sont.	\$99,900
999 PRIX DE \$100 sont.	\$99,900

3,134 prix se montant à \$1,054,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capital ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville comté, rue et numéros.

Les retours par maille se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT

S'adresser à M. A. DAUPHIN, New-Orleans, La.

ou M. A. DAUPHIN, Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandat émis par toutes les Compagnies d'Express New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste,

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à

NEW ORLEANS NATIONAL BANK, New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.

Rappelez-vous que la Cour Suprême des Etats-Unis a décidé que la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane a un contrat avec l'Etat de la Louisiane, lequel n'expire que le 1er janvier 1895.